

---

## Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes

### *La France aux colonies : prise et reprise*

Patrick D. Clarke

---

Numéro 22-23, automne 2012, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1014978ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1014978ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)

1916-7334 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Clarke, P. D. (2012). *La France aux colonies : prise et reprise*. *Port Acadie*, (22-23), 103-151. <https://doi.org/10.7202/1014978ar>

Résumé de l'article

Ce texte est une bête à deux têtes. Il est d'une part l'examen concis de *La France aux colonies* (1859), d'Edme Rameau de Saint-Père, maître ouvrage en Études acadiennes. Il est d'autre part une réflexion sur le croisement qu'engendre la rencontre du dictionnaire (littéraire ou autre) et de l'historiographie. Comme de raison, il se décline en deux parties. La première, une notice scientifique qui contient un ensemble d'indications sommaires, explicatives, semblable à celle qui chapeaute toute bonne étude en philologie linguistique. Puis, en second lieu, « l'entrée » elle-même, le texte sur lequel porte la « notice », un projet de publication dont la parution a été détournée. Il s'agit alors de faire d'une pierre deux coups. Primo, ajouter à nos connaissances au chapitre des lettres acadiennes; et, secundo, et par la même occasion, se faire, à soi, comme aux autres, un clin d'oeil.

# La France aux colonies : prise et reprise

Patrick D. Clarke

## Résumé

Ce texte est une bête à deux têtes. Il est d'une part l'examen concis de *La France aux colonies* (1859), d'Edme Rameau de Saint-Père, maître ouvrage en Études acadiennes. Il est d'autre part une réflexion sur le croisement qu'engendre la rencontre du dictionnaire (littéraire ou autre) et de l'historiographie. Comme de raison<sup>1</sup>, il se décline en deux parties. La première, une notice scientifique qui contient un ensemble d'indications sommaires, explicatives, semblable à celle qui chapeaute toute bonne étude en philologie linguistique. Puis, en second lieu, « l'entrée » elle-même, le texte sur lequel porte la « notice », un projet de publication dont la parution a été détournée. Il s'agit alors de faire d'une pierre deux coups. Primo, ajouter à nos connaissances au chapitre des lettres acadiennes; et, secundo, et par la même occasion, se faire, à soi, comme aux autres, un clin d'œil.

## Notice

### *Un avorton*

Ce qui suit ce long préambule était destiné au *Dictionnaire des œuvres littéraires de l'Acadie des Maritimes (DOLAM)*, un collectif mené à terme, mais amputé de sa portion excédentaire, celle qui devait traiter des œuvres du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Cela est dû à la difficulté qu'avaient les directeurs à recruter des littéraires s'intéressant à l'époque paléontologique de la littérature acadienne, et, je le devine, à la répugnance de la gent historienne à l'endroit de la chose littéraire et intellectuelle plus généralement. Dans les deux cas, entrent en jeu les mêmes causes : la réduction de l'académie acadienne, rudement émondée en ce qui concerne les sciences de l'Homme, et, sur le plan axiologique et même ontologique (métaphysique de la sensibilité et du vouloir de l'être en tant qu'être)<sup>3</sup>, l'amour immodéré que voue l'*homo acadiensis* au modernisme. Cela se constate chez les littéraires par une préoccupation pour tout ce qui est poésie, aux dépens de la prose, encore trop sommairement assimilée à l'œuvre « mythifiante » d'Antonine Maillet. Et chez les seconds, par une

1. Le lecteur ne doit s'étonner de ce terme. Il a un sens en droit (« ce qui est juste »), mais connote ce qu'on sait dans la langue commune. Je veux par là signaler une volonté de (dé)jouer avec la langue.
2. Janine Gallant et Maurice Raymond (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires de l'Acadie des Maritimes – XIX<sup>e</sup> siècle*, Sudbury, Prise de parole, « Agora », 2012.
3. Si je donne dans ce texte des précisions qui sont pour certains lecteurs inutiles, c'est pour marquer le fait que nous sommes bel et bien entrés dans l'univers du dictionnaire.

nette hésitation à admettre une filiation avec une parenté jugée obscurantiste, voire avec toute l'historiographie qui a précédé l'*aggiornamento* de 1960, réputée exagérément solidaire de la seule érudition. S'opère également un certain scrupule devant le dictionnaire, quel qu'il soit, cavalièrement traité d'œuvre mineure par plusieurs dont, au premier chef, des servants de Clio, qui égratignent l'espèce jusqu'au monument qu'est le *Dictionnaire biographique du Canada*.

À retenir. Les circonstances et le recul aidant, il m'a été enfin donné l'opportunité, inespérée, de revoir ce que j'avais alors produit et qui ne cessait de m'interpeller, de m'agacer même. Justement parce que j'étais resté comme interdit par le résultat de mes labeurs... les directeurs pas moins, qui m'interrogeaient sur son apparence d'écrit enflammé, mais qui s'accompagne d'un discours fort savant. Et qui faisait de moi un homme à l'esprit frondeur. Pourtant, la vérité, c'est que j'étais comme emporté par un courant. Par les eaux vives où se mêlaient la ligne de conduite du *Dictionnaire*, le sujet de mon texte, les règles qui régissent le « parfait historien » et quoi d'autre. Voilà donc l'occasion de faire l'archéologie d'un travail scientifique vu de l'intérieur et ce, à double titre. Il en ressort une perspective sur le savoir comme en voit trop peu, à mon sens<sup>4</sup>.

### **Une réaction**

L'article, écrivaient les directeurs, en réponse à un projet d'entrée, était « *bien documenté* », l'auteur, « *visiblement maître* » de son sujet. Il restait des écueils dont un certain dépassement de la limite allouée, puis le « *caractère hétéroclite de l'analyse* », éléments que nous verrons plus bas. L'essentiel était ailleurs et se traduisait dans la subjectivité et dans l'expression. Pour la première. « *On sent nettement que pour vous [...] La France aux colonies n'est pas un simple prétexte à discours : il y a du feu, de l'énergie à revendre!* » Concrètement, cela se manifeste par un « *ton quelque peu surprenant pour un simple article de dictionnaire (ton fortement subjectif, propre à l'essai; expression d'une prise de position par rapport à l'œuvre)* ». Puis, pour la seconde. On décèle, « *un certain manque de simplicité quant à l'expression (ne pas oublier, ici, qu'il s'agit [...] d'une œuvre de vulgarisation)* ». Additionnés, ces défauts débouchent

---

4. Il est à noter que je ne critique en rien les consignes éditoriales des directeurs du *Dictionnaire*, Janine Gallant et Maurice Raymond, avec qui j'ai entretenu des rapports professionnels, que j'ose même qualifier d'amicaux, et que je remercie de m'avoir fait confiance. Si je reviens avec insistance sur le protocole de rédaction de l'ouvrage, c'est uniquement dans le but d'éclairer les paramètres qui m'étaient imposés. Enfin, il est à espérer que ces mêmes directeurs puissent un jour nous faire découvrir l'ensemble des articles portant sur le XIX<sup>e</sup> siècle.

sur une pierre d'achoppement : « Ce problème est surtout de nature stylistique. [...] *la formule se doit d'être neutre et précise.* »<sup>5</sup>

Il faut dire que j'anticipais cette réaction. Déjà, dans la lettre accompagnant le projet d'entrée, j'avais précisé qu'il était soumis « *à titre indicatif strictement* ». Quant au fond, je m'en suis expliqué. « *J'ai choisi une approche [...] anthroposémantique, pour bien saisir l'essence de cet ouvrage que je juge comme une sorte d'écriture sainte.* »<sup>6</sup> J'ai récidivé en réponse aux commentaires des directeurs : « *l'approche que j'ai proposée [...] est subjective — d'où mes opinions fortes et claires — et proche des sciences sociales pour ce qui est de l'analyse. C'est ainsi [...] qu'il faut traiter ce monstre sacré qu'est Rameau.* » Dissipons tout doute. J'étais tout à fait disposé à acquiescer. Et de préciser : « *Notamment, je propose de resserrer le tout [...] et de voir à ce que le registre soit davantage proche du modèle dictionnaire. La vulgarisation sera de la partie, de même que le ton plus neutre.* »<sup>7</sup> Nous reviendrons sur cet échange. Et nous verrons que le ton correspond à l'objectif que je m'étais fixé, et le manque de simplicité, à la volonté de faire science. La question de la limite et la qualité hétéroclite de l'entrée y sont intimement liées.

### **Une riposte**

Les directeurs avaient raison, bien sûr. Mais m'amender ne s'est pas avéré suffisant si la mesure du succès consistait à aboutir à un article en tout point ordinaire. Mon projet cadrait mal avec le *DOLAM*. Et cela en raison de mon ambition, démesurée, mais pas uniquement; se mettaient également de la partie : les propriétés particulières de tout dictionnaire (et du *DOLAM*), l'état de la réflexion sur l'histoire intellectuelle et mes lectures antérieures. Et à ce sujet, révélons tout de go que j'étais alors en plein dans l'étude des origines ultimes de l'acadianité, ce sur quoi je cherchais à lever le voile. À quoi bon enquêter sur Rameau, si ce n'est pour plancher sur ses effets, voulus, programmés, sur les plans scientifique et identitaire?

Voilà donc que je propose de m'étendre sur cette expérience, laquelle, par ailleurs, ne concerne pas que le *DOLAM*, mais se généralise. Et ce, en mettant en plein jour les contraintes — immédiates et de conceptualisation — qui ont pesé sur moi dans le cadre de ce travail, ainsi que

- 
5. Maurice Raymond à l'auteur, 24 mars 2003. Il n'est pas certain que le terme « stylistique » soit ici le bon, mais on saisit bien ce dont il est question. Le mot « précis » dénote l'exactitude et le défini (ce qui est exactement calculé), mais aussi connote ce qui est dit en peu de mots, tel un « précis » historique. Tous les soulignés des citations sont d'origine.
  6. L'auteur à Janine Gallant, 6 mars 2003.
  7. L'auteur à Maurice Raymond, 1<sup>er</sup> avril 2003.

les incertitudes, les obstacles, les espoirs qui l'ont accompagné tout au long et qui le prolongent jusque-là. Il s'ensuit, logiquement, que l'auteur devra lui-même répondre de ses actes<sup>8</sup>. Cela entend aussi des considérations sur le dictionnaire, parce qu'il est un type d'ouvrage particulier, qui impose sa facture. De même que sur la science historique, vu que l'auteur est historien (mais un historien qui s'intéresse à la littérature)<sup>9</sup> et que l'objet interrogé relève de la critique littéraire *historique*, à défaut de meilleure dénomination. Le lecteur n'est pas dupe. C'est une pièce expérimentale. Des embouts rafistolés, rapiécés. Comme les aime une certaine histoire intellectuelle.

### *Un échappé*

Un avertissement. Le lecteur qui souhaite savoir davantage sur quoi portent et les remarques des directeurs et la glose que voici lira sans tarder l'article. Le texte qui est ici exposé, ayant échappé à son destin premier, tout en restant exactement conforme à ce qu'il devait être, s'accompagne à présent d'un appareil critique dont le but consiste à mettre en valeur la construction de l'objet et sa représentation. L'ajout de notes en bas de page vise à tirer au clair l'essentiel des éléments d'intertextualité — des lectures, en un mot — qui ont veillé à sa rédaction<sup>10</sup>. Tel un travail de déconstruction, ce procédé permet de rendre manifeste ce que son affectation initiale a voulu implicite. Par cette voie seront mis à nu les emprunts, les choix, les hésitations, les absences dont est faite toute histoire. De cette façon, nous verrons l'origine de quelques-uns des concepts qui m'ont aidé à appréhender la matière, ou encore des théories auxquelles j'ai eu recours pour développer des notions d'abord saisies intuitivement, et même, à l'occasion, des travaux qui sont venus confir-

- 
8. Je ne fais guère œuvre de pionnier, vu l'importance que prennent l'introspection et la transparence, qui servent d'expérimentation dans le dessein de trouver un débouché entre le scientisme et la narration. Et cette recherche n'est pas restreinte aux seules *humanities*, mais rejoint jusqu'à la psychanalyse. Pour cette dernière, et qui concerne un retour critique sur un texte de son choix, voir Simon Harel, Alexandre Jacques et Stéphanie St-Amant (dir.), *Le Cabinet d'autofictions*, Montréal, Université du Québec à Montréal, « Cahiers du CÉLAT », 2000, 219 p.
  9. Pour l'historien qui ressent le besoin d'une mise à niveau en théorie littéraire, voir Robert F. Barsky, *Introduction à la théorie littéraire*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec, 1997, xviii-261 p. Et pour son application à plusieurs domaines des sciences humaines : Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.), *La Recherche littéraire – Objets et méthodes*, Montréal et Paris, XYZ éditeur et Presses universitaires de Vincennes, « Documents », 1998 [1993], 600 p.
  10. Mains travaux ont creusé ces notions dont un ouvrage récent qui fait le point sur les interactions (coprésence et corrélation) de plusieurs textes : Louis Hébert et Lucie Guillemette (dir.), *Intertextualité, interdiscursivité et intermédialité*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Vie des signes », 2009, 495 p.

mer ce que j'avais soutenu au moment de la composition, qui remonte à 2003.

Cela dit, on peut aborder le présent texte (l'ensemble) d'une de deux manières, en choisissant le tout ou la partie. L'article est intéressant en soi, il se penche sur une figure (livresque) importante en histoire acadienne et même en celle de l'Amérique française. La notice, elle aussi, n'est pas sans mérite, elle s'occupe de disciplines, de genres et de méandres — intellectuels et vitaux. Puis il est une troisième voie : lire à la queue leu leu — la notice, l'article et même l'appareil critique qui les accompagne. Bref, la réflexion préalable, l'histoire comme telle, puis des mises au point, des développements et des ramifications. Ainsi saisi, cet ensemble offre une vue en plongée de la confection d'un écrit — de son auteur et de son monde aussi — et pas seulement d'hier.

### ***Une intention***

J'ai accepté d'emblée de me joindre au *DOLAM*, mais non sans avoir un but ultérieur : celui d'en faire à ma tête, envie que je jugeais d'autant plus recevable que me voilà un loup (historien) dans la bergerie et que l'article dont on m'avait confié la responsabilité devait ouvrir le collectif en faisant état de rien de moins que l'écrit génétique de la littérature acadienne. Et encore, je n'avais aucune prétention de pouvoir refaire, encore moins améliorer, le travail de Nive Voisine (historien, lui aussi), paru dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (t. 1, 1978). Exécuter un article, fort ramassé, ayant pour objet un artefact textuel de première importance — voilà mon intention. Mais, aussi, de le faire à la manière historienne, en la forme d'une (mini-)histoire intellectuelle, non pas donc de l'histoire littéraire (soi-disant), mais bien de l'histoire tout court.

À savoir cette discipline dont la particularité est de procéder par l'appropriation éhontée, sans égard pour la provenance, de tous les outils conceptuels susceptibles d'éclairer la voie, avant même la saisie de toutes les données afférentes. Cette science qui ne perd jamais de vue l'œuvre du temps, c'est-à-dire le changement, et qui sait raccommoier comme pas un le singulier et le général, l'intentionnalité et la détermination. Et tout cela, dans le dessein de faire œuvre de mise en forme du problème, de contextualisation et de synthèse. Ce à quoi s'ajoute, et de tout temps, une quête encore plus excessive : l'histoire qui s'attache à faire œuvre de sens, à se substituer à la poésie, à accoucher d'une grammaire de la vie.

## Un débat

L'histoire est déchirée de longue date, les opposants se tenant sur leurs positions en camps retranchés<sup>11</sup>. D'un bord, ceux qui se rangent du côté de la science et dont la prétention est fondée sur le *covering-law model* (Carl Hempel) (ici, modèle suprême du logicoempirisme, exemplum de l'explication historique scientifique) qui fournit à l'histoire une fonction explicative, qui porte sur des événements, des processus. Et qui est friand de questions d'ordre épistémologique et emprunte à la sociologie — concepts, modes d'explication et de validation, critères d'exactitude. Ce modèle renvoie constamment, de manière explicite ou encore par allusion, aux sciences de la nature, donc à des prétentions particulières en ce qui a trait à la rigueur et à l'objectivité. S'intéressant surtout à la capacité explicative de l'histoire, ces historiens ignorent ou presque tout ce qui s'inscrit mal dans des rapports de causalité. Puis de l'autre, ceux dont la position repose sur l'observation que toute histoire est récit, c'est-à-dire entité littéraire, ayant une fonction créative<sup>12</sup>. Pour ces derniers, l'histoire n'est pas que science, et elle a pour prédilection non pas seulement l'explication, mais aussi la compréhension (ou interprétation). Elle serait alors une discipline dont la particularité est d'étudier des faits (événements ou autres) uniques dans le temps. Et qui tient pour suspectes les notions d'objectivité, d'homologie (entre la réalité et sa représentation) et de positivité (Auguste Comte). Se préoccupant principalement de la capacité interprétative du récit et de la narration, ces historiens se désintéressent de tout ce qui est détermination<sup>13</sup>.

11. Pour ce qui est des nombreuses questions soulevées ici, je renvoie le lecteur à : Gilbert Gadoffre (dir.), *Certitudes et incertitudes de l'histoire – Trois colloques sur l'Histoire de l'Institut collégial européen*, Paris, Presses Universitaires de France, « Histoires », 1987, 220 p.; et David Carr et al. (dir.), *La Philosophie de l'histoire et la pratique historique d'aujourd'hui*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, « Philosophica », 1982, xii-396 p.
12. Ce sont surtout des littéraires qui expérimentent avec les modes de représentation, dans leurs lectures de deuxième et même de troisième prise. Je pense, notamment, à François Paré (*La Distance habitée*, Ottawa, 2003), pour ne m'en tenir qu'aux critiques de la chose acadienne.
13. Pour ce paragraphe et le sujet plus généralement, se référer à : L. B. Cebik, « Understanding Narrative Theory », *History and Theory*, vol. 25, n° 4 (1986), p. 58–81; Hayden White, « The Question of Narrative in Contemporary Historical Theory », *History and Theory*, vol. 23, n° 1 (1984), p. 1–33; F. R. Ankersmit, « The Dilemma of Contemporary Anglo-Saxon Philosophy of History », *History and Theory*, vol. 25, n° 4 (1986), p. 1–27; Hans Kellner, « Narrativity in History: Post-structuralism and Since », *History and Theory*, vol. 26, n° 4 (1987), p. 1–29; Andrew P. Norman, « Telling It Like It Was: Historical Narratives on Their Own Terms », *History and Theory*, vol. 30, n° 2 (1991), p. 119–135.

En fait, en matière d'article (et de notice), ma manière de faire participe d'un débat qui a cours en histoire intellectuelle. Une dispute qui prend des allures d'une exacerbation de ce qui était déjà une remise en question de la discipline<sup>14</sup>. Aux querelles interminables sur la philosophie structuraliste (dite analytique dans la philosophie anglo-saxonne) puis aux polémiques déchaînées par le tournant linguistique, succède aujourd'hui le passage aux actes. Il soulève des questions de fond en rapport avec notre propos : « L'histoire est-elle une science? Que faire pour qu'elle le devienne? » S'opposent alors deux conceptions : l'histoire dite narrative (ou herméneutique ou linguistique, c'est selon) et celle qui se veut scientifique. L'important, c'est la doxa historienne, qui m'impose des contraintes de même qui me souffle des idées : faire science... mais à ma façon, en me faulant entre deux principes, deux genres, deux systèmes.

### **Une figuration**

Il est des conséquences du fait de lorgner du côté d'une histoire qui enquête sur le statut épistémique de la narration. Si pour les uns, c'est élever le récit au rang d'une forme d'explication, singulièrement propice à l'analyse d'événements et de processus historiques (par opposition au monde naturel), ou encore le faire valoir comme la manifestation d'une forme spécifique de la conscience du temps, pour d'autres, il est un appel à la subversion<sup>15</sup>. D'ores et déjà, rare est l'historien, intellectuel surtout,

- 
14. Parmi les ouvrages qui m'ont été les plus utiles à ce chapitre : Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire, augmenté de Foucault révolutionne l'histoire*, Paris, Seuil, « Univers historique », 1971, 384 p.; Hayden White, *Tropics of Discourse – Essays in Cultural Criticism*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1978, 287 p., et *The Content of the Form. Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1987, 244 p.; Robert H. Canary et Henry Kozicki (dir.), *The Writing of History – Literary Form and Historical Understanding*, Madison, University of Wisconsin Press, 1978, 165 p.; Dominick LaCapra, *Rethinking Intellectual History – Texts, Contexts, Language*, Ithaca, Cornell University Press, 1983, 350 p.
  15. Nuançons : l'histoire dite narrative n'est pas monolithique. Non plus la théorie du récit. Entre narrateurs et narrativistes « ordinaires » et historiens poststructuralistes se dresse un mur. Si les premiers emploient la narration de manière instrumentale (ce qui touche aussi aux confrères socio-scientifiques qui, force oblige, font usage de la narration) ou non réflexive (outre le rapport, positif, à construire entre l'objet et l'énoncé le concernant) ou même consciemment (qui suppose une intersection du récit et de la vie), les seconds se font une philosophie et une pratique de l'histoire qui se concentrent sur le développement d'instruments linguistiques en vue de mieux embrasser (par contraste avec appréhender) le passé. Et plus, qui mettent en évidence la narrativité immanente de tout écrit historien, mettant ainsi en cause la velléité de la discipline de faire science, de reproduire le monde réel, en s'astreignant au réalisme extérieur et à la vérité-correspondance. Voir



qui ne prenne pour acquise l'existence d'une correspondance réciproque entre contenu et forme. Entre ce qui est description, argument et interprétation, d'une part, et, d'autre part, le choix qu'on fait des éléments littéraires qui s'y joignent : structure, voix, perspectives, imagerie, etc. Et cela même si un tel *shift* suppose l'emprise de figurations qui sont, au regard de l'histoire, d'une étrangeté déconcertante. Peu importe, les tenants de ce mouvement (c'en est un) ne se contentent plus de discourir sur le renouveau, mais proclament que l'histoire est (ou peut être) de l'art, c'est-à-dire de la création littéraire, que l'historien a à apprendre de tout ce qui est non-fiction. C'est crier haro sur les pratiques rigidement empirico-scientifiques, frileuses<sup>16</sup>.

Cela revient alors à l'usage plutôt inhabituel, inédit même, de nombreux composants littéraires de langue et de forme, indépendamment des problèmes récurrents qui gênent tout écrit scientifique (notamment son positionnement dans un corpus existant). Il en découle des accrocs en matière de structure ou encore de trame, de perspective, de métaphore et de rythme. C'est le germe d'un curieux équilibre dans l'organisation du récit historique (entre ce qui est révélé et ce qui est retenu, entre la pose de questions et des réponses), parfois même d'une chronologie qui refait l'ordre des événements ou encore qui recompose le déroulement. Au point, parfois, d'entraîner la narration, l'interprétation ou même la théorisation jusque dans les limites extrêmes d'une forme d'écriture — dont est emblématique l'essai au sens propre — qui, si elle ne cherche pas à faire science, ne peut tout de même pas prétendre au statut de l'œuvre de fiction. À la rigueur, il est à se demander si l'écrit historique — celui qui cherche à pousser plus avant la compréhension du passé — ne trouverait à s'épanouir pleinement dans la poésie, la dramaturgie, l'œuvre romanesque ou d'autres genres littéraires<sup>17</sup>.

---

F. R. Ankersmit, *Narrative Logic – A Semantic Analysis of the Historian's Language*, La Haye, M. Nijhoff, « Martinus Nijhoff Philosophy Library », 1983, 265 p.; et Wallace Martin, *Recent Theories of Narrative*, Ithaca, Cornell University Press, 1986, 242 p.

16. Michel de Certeau a fait état de la fonction générative que joue le récit de fiction auprès de toutes les disciplines idéogrammatiques modernes, en en fixant les limites, celles d'abord du « réel » (défini par ce qui constitue le domaine de l'historien), puis en les ouvrant au monde, par la vitalité qu'il insuffle à ces mêmes disciplines en montrant comme possible la création ou la transformation de la réalité. Voir Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1975, 358 p., et *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, « Folio. Essais », 1987, 210 p.
17. Ces idées, si elles ne font pas les choux gras des historiens « orthodoxes », trouvent preneur dans des revues comme *Clio – A Journal of Literature, History and the Philosophy of History* et, à un moindre degré, *Genèses – Sciences sociales et histoire*. Le débat sur l'articulation de l'histoire et du roman prit des allures de fin de régime lorsque parurent, sous un titre commun, les quatre « nœuds » d'Aleksander

### Un sens

L'histoire en tant que discipline trouve son origine dans la recherche d'un sens à attribuer aux actions du genre humain. Depuis des siècles, l'histoire et la philosophie de l'histoire sont inséparables, comme en témoignent aussi bien les courants dialectistes et romanticistes que l'historicisme. L'histoire contemporaine, en revanche, dont la mouture sociale est exemplaire, s'est délestée de tout appel explicite au sens de l'Histoire, sauf celui qui consiste à faire de la discipline une science qui serait à même de découvrir les « lois » de l'Histoire, à savoir les ressorts de toute activité humaine. L'hostilité des historiens d'aujourd'hui à l'endroit des philosophies de l'histoire n'empêche cependant que perdure une volonté de prospection qui ressemble étrangement à celle du matérialisme historique ou encore du progressisme libéral. Et pour les « exclus », s'y substitue un humanisme mou, qui se contente de « célébrer » — mais en toute « objectivité » — la diversité, élevée au rang de vertu; on y reconnaît facilement l'empreinte de la « *société des identités* » (Jacques Beauchemin). Se faire rassembleuse, voilà son horizon. Une conviction : l'histoire, dès lors qu'elle est éclatée, émiettée en un kaléidoscope de microrécits, ne peut en aucun cas délivrer l'homme de son angoisse. On s'entend : la science historique est en « *crise* »<sup>18</sup>.

Pas pour tous cependant<sup>19</sup>. Le rejet du scientisme n'est pas synonyme de l'abandon de toute ambition de trouver un sens à l'Histoire. Le postmodernisme, qui éviscère les grands récits et leurs paradigmes, n'impose en rien un relativisme historique. En fait, l'effondrement du consensus positiviste a un seul effet sur le plan scientifique : celui de rendre obligatoire la justification des pratiques historiennes, d'en scruter les ressorts épistémologiques et d'en tirer au clair la légitimation morale et politique. De même pour le retrait du marxisme et du (socio)structuralisme, qui laisse du champ à des concurrents mais à des lumières du prospectivisme scientifique. La recherche d'une direction à l'Histoire n'en devient que plus impérieuse. La question de la Vérité ne cesse d'animer les historiens, nonobstant criticisme (Emmanuel Kant), éclectisme et interdisciplinarité. Il y a une fatalité rattachée à vouloir « *faire l'histoire* », car « *toute histoire est histoire d'une impuissance* », celle de l'impossibi-

---

Soljenitsyne : *La Roue rouge* (Paris, Fayard, 1983), dont en particulier le premier tome : *AOût 14*.

18. Gérard Noiriel, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Belin, « Socio-histoires », 1996, 343 p.
19. Voir Maurice Lagueux, *Actualité de la philosophie de l'histoire – L'histoire aux mains des philosophes*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Zêtésis », 2001, xv-229 p.; et Peter Munz, *The Shapes of Time – A New Look at the Philosophy of History*, Middleton, Wesleyan University Press, 1977, xii-382 p. Pour ces derniers, histoire égale philosophie.

lité de retourner dans le passé. Y supplée un succédané, le seul qui soit possible, une tentative de marquer un rapport particulier à l'égard de ce même passé. « *Dans cette mesure, la recherche du sens [...] est une motivation fondamentale pour l'histoire, comme elle l'est pour le mythe.* »<sup>20</sup>

### **Une économie**

Qu'est-ce qu'un dictionnaire? Saisi dans ce qu'il a de plus simple, il se définit comme un livre contenant des mots d'une langue (généralement par ordre alphabétique) ou encore des termes propres à un sujet particulier (la musique, par exemple), accompagnés d'explications sommaires. Ou encore comme un recueil d'articles, organisés méthodiquement, des biographies ou d'autres types d'articles, homogènes du point de vue de l'objet traité. Le *DOLAM* est du second ordre : il est dictionnaire mais encyclopédique en ce qu'il réunit des articles qui portent sur plusieurs aspects d'un seul domaine : la littérature acadienne conçue comme une entité marquée d'une unité incontestable. Bref, le dictionnaire est un genre fortement typé, c'est-à-dire une catégorie d'œuvre définie par la tradition, par son sujet, son style et par le ton. Quand on a affaire à lui, on le sait. Enfin, le dictionnaire est (habituellement) un collectif, qui impose à chacun une marche à suivre qui laisse peu de marge à la fantaisie et à des approfondissements. Aller droit au but et le dire en peu de mots, des mots justes, c'est là le summum du genre.

Nous avons vu ce qu'est le dictionnaire. Mais qu'en est-il de ce qui nous intéresse? Je l'ai dit, c'est de la brièveté qu'il est question, avant tout, corollaire de la nature instrumentale de tout dictionnaire et de la présence de nombre d'articles, ce qui se traduit par un ouvrage très dirigé, pointu même, ou qui ratisse large, mais qui en tout cas est défini, minutieux et rigoureux car visant à faire autorité. Mais aussi du « protocole de rédaction » propre au *DOLAM*<sup>21</sup>, qui décrète une structure particulière de même que des directives en ce qui concerne la forme, la longueur, le contenu et l'objectif et de l'ensemble et de chacune de ses parties. Bref, deux facteurs interviennent, immanquablement, dans la construction de l'article : la longueur des articles et le modèle de rédaction, pour faire vite.

Voyons ce qu'il en est de la concision, en premier lieu. Laconisme, dépouillement... ce qui entend bien plus que le fait de s'abstenir du superflu. Et notons tout de suite qu'il ne s'agit nullement du seul souci de

20. Johanne Villeneuve, *Le Sens de l'intrigue ou La narrativité, le jeu et l'invention du diable*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « InterCultures », 2004, xxii-423 p. Citation à la p. 386. Voir aussi Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil, « Points – Essais », 2007 [1957], 275 p.

21. Ce qui suit en rapport avec le mode d'emploi est tiré dudit « Protocole de rédaction ».

l'économie de représentation que provoque un contexte où la lecture se réduit, toujours davantage, au nécessaire, et où l'historien, notamment, cherche à étendre le cercle de ses lecteurs en lorgnant du côté du pragmatique et des « décideurs ». Ce qui est en cause plutôt, c'est l'attachement à la neutralité et à l'intégrité dont se réclame tout dictionnaire : *exit* l'expression baroque, la digression et l'explication appuyée. Et encore, le fait que le *DOLAM* réunit près de deux cents articles et qu'il y a nécessité de garantir une certaine cohérence dans l'importance accordée à chacun d'entre eux — question de pertinence, de représentativité et d'équilibre<sup>22</sup>. Ce à quoi il faut adjoindre la raison platement pécuniaire qu'on sait. Enfin, notons la présence de trois catégories d'œuvres littéraires dans le *DOLAM*. *La France aux colonies* est de ces « œuvres jugées majeures dans l'histoire de la littérature acadienne », statut qu'il partage avec *La Sagouine*. Conséquemment, il lui est alloué cinq pages tapuscrites. Étant en compagnie noble — ce qui recommande un traitement qui déborde le cadre étroit de l'article type —, la longueur qui lui est accordée donne de la laisse, il est vrai, mais c'est à se demander s'il n'eût été préférable qu'il tombât dans la catégorie des œuvres mineures, qui coupe court aux élans. Deux raisons motivent cette boutade : le temps et la forme.

Le temps d'abord. L'écriture de l'article n'est pas télégraphique, mais serrée. Ce n'est donc pas qu'il n'y ait d'artifices dans la représentation ou de réflexions dans le raisonnement, mais que, présents, ils sont tenus de rester comme en arrière-plan. La cause : le temps « dictionnaire » (la brièveté de l'abrégé générique d'abord, mais aussi et avant tout celle que veulent les directeurs) induit sur le temps de l'histoire — celle racontée (le temps de l'univers représenté, le cours des événements) comme celle réelle (le temps objectif, la durée, tributaires, à vrai dire, de la représentation qu'on en fait)<sup>23</sup>. C'est que le temps du récit (la temporalité narrative

22. Toute œuvre littéraire se mesure à l'aune de ce qui serait un équilibre parfait des contenus et des formes. La réalité des écrits est celle d'une échelle qui concerne « le degré de carence ou d'excédent, d'insuffisance ou de surcharge ». « La retenue et la prodigalité sont des attitudes à la fois éthiques et esthétiques, qui commandent bien sûr une manière de dire [...] mais qui relèvent aussi d'une dominante affective ou d'une sensibilité particulière [...]. » (Pierre Ouellet et Serge Pépin [dir.], *Le trop et le trop peu – Une esthétique des extrêmes*, Montréal, Université du Québec à Montréal, « Cahiers du CÉLAT », 2000, 135 p. Citation à la p. 8–9.)

23. Rappelons que si le temps est un phénomène d'abord social, il est aussi de l'ordre de la construction, c'est-à-dire perméable aux machinations de l'esprit humain. Voir pour une investigation du temps, social d'abord puis textuel ou figuratif : Florence Piron et Daniel Arsenault (dir.), *Constructions sociales du temps*, Sillery, Septentrion, « Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT », 1996, 274 p. Pour le récit, voir Paul Ricœur, *Temps et récit*, 3 vol., Paris, Seuil, « L'Ordre philosophique », 1983–1985 : 1) *L'Intrigue et le récit historique*, 1983, 322 p.; 2) *La Configuration du temps dans le récit de fiction*, 1984, 233 p.; 3) *Le Temps raconté*, 1985, 426 p.

ou le temps du discours représentant l'univers représenté et qui se transpose en pages et en lignes), celui de l'article même, répond aux contraintes d'espace qui lui sont imposées. Le temps (ou les temps) de l'article ainsi comprimé, télescopé même, il s'ensuit une diminution de l'empreinte de la distance, minimisant ainsi l'historicité. Il en ressort un aplatissement du temps (historien, dirais-je), lequel, s'il ne supprime pas la création d'une hiérarchie des faits, contribue certes à la dissolution de la chronologie et à l'abolition de la perspective, accentuant d'autant la subjectivité qui s'en dégage. Plus encore, et fort paradoxalement, le temps (le cours du temps), pourtant rétréci, coïncé, s'incarne comme l'uchronie, une dimension illimitée : le lointain et l'aujourd'hui se confondent, comme pour nous faire entrer en dialogue avec les aïeux. Bref, le nombre de pages influe sur la construction de la narration et, de ce fait, sur le temps de l'objet (ce dernier étant historique, rappelons-le).

Puis la forme. Il y a d'autres conséquences à valoriser un mode d'appréhension et de représentation qui convie l'auteur à en venir à l'essentiel et à s'y tenir. Et la première de celles-ci est d'aiguiller l'article vers des archétypes et des types idéaux, c'est-à-dire vers le grossissement des traits. La brièveté a pour résultat le choix d'une écriture qui vise à faire effet, à gagner le lecteur par l'entremise de la rhétorique, à défaut de disposer d'argumentation. Cela revient presque à une logique constructiviste, et donc à une ordonnance textuelle qui implique un ou des enchaînements d'événements sans validation (avec la réalité d'abord) outre celle qui relève de la compétence et de l'honnêteté intellectuelles de l'auteur. Sans verser dans les transgressions nominales et stylistiques qui marquent les écrits qui se distinguent par un savoir minimal, artificiel — loin s'en faut —, l'article est toutefois investi de certaines sensibilités qui, habituellement, s'expriment dans des exercices de remémoration disons pédagogique ou anhistorique, qui supposent que le passé est transposable au présent. Loin (ou du moins à côté) du savoir historien usuel, cette espèce de narration se rapproche non seulement de la fiction, mais — sans le rejoindre complètement — du monumental, du légendaire, de l'épique. On l'aura compris, c'est là la bouche qui crache du « feu », c'est-à-dire la subjectivité.

Et cette conformation particulière est exacerbée par le fait que le *DOLAM* dicte la division de l'article en deux parties. (Nous reviendrons sur ce découpage dans le paragraphe suivant.) D'autant que la scission de ce texte accentue son côté condensé; la contraction est réelle, avec les effets qu'on vient de voir. Mais surtout, cela ajoute à ce qui est en réalité un sommaire, un second départ, qui traite plus amplement du même artefact. Ce qui pousse l'auteur à plus que la seule élaboration, mais à l'accentuation des aspects littéraires (tropes et figures du discours) de

l'article, à l'exagération des traits de l'objet, cette fois-ci par la voie de la répétition, de l'accrétion et même du simple besoin de renouveler, ce qui touche à la sémantique, à l'argumentation et à la « grammaire ». La redite et la redondance, sans être d'un poids énorme, sont toutefois présentes, mais résultent surtout d'un effet d'entassement et d'accumulation. Et tout cela est d'autant magnifié que sont écartées les notes en bas de page, lesquelles — plus encore pour l'historien — incitent à la nuance.

Voyons maintenant le modèle de rédaction. La brièveté, j'y ai fait référence, n'est que l'un des deux termes d'une équation qui comporte également une valeur, sinon plus importante, du moins aussi contraignante. Il est question, notamment, du « *mode de présentation* » qui fractionne l'article en deux parties, comme je l'ai dit : le « *résumé descriptif* » suivi de « *l'analyse* ». Et, surtout, du contenu — teneur, ambition, fil conducteur — de chacune des deux sections, décrété par les directeurs. Dans la première, « *il faut passer en revue la thématique de l'œuvre, en faire un résumé [...], en dégager la structure et la composition, préciser le registre de la langue et la variété de français utilisés, ainsi que mentionner tous les éléments contextuels pertinents* ». Puis dans la seconde, on demande aux collaborateurs « *de rester attentifs à certains phénomènes [...] l'intertextualité [...], la réflexion identitaire, [...] la langue d'écriture, ainsi qu'à tout ce qui concerne la spécificité des petites littératures (définition de la littérarité, mélange des genres, conditions particulières de création et de réception)* ». Manière de dire qu'on est bien obligé de faire beaucoup en peu de pages.

Ce qu'on vient de voir et qui apparaît sous le vocable « présentation globale » a plus d'importance qu'il n'y paraît. Cette convention, si elle se prête à l'œuvre de création, s'applique moins habilement aux travaux scientifiques. D'abord, l'allocation d'une seule page au résumé descriptif, qui doit faire « *état du contenu et de la forme de l'œuvre étudiée* », et pour la substance et pour le contexte! Puis, et surtout, parce que, en ce qui concerne « *l'analyse proprement dite* », tout semble converger vers le roman, la pièce de théâtre, le recueil de poésie. L'intertextualité, la réflexion identitaire, les conditions de création et de réception... Soit. Tout cela fait le bonheur de la science qui intéresse la culture. Mais la langue d'écriture, la littérarité, la variété de français, le mélange de genres... Vraiment? On est ici en présence de la critique littéraire propre, pas de l'étude de la production sociale du sens<sup>24</sup>. Cette dernière qui vise

24. Au plus englobant, le discours social comprend « *tout ce qui se dit, tout ce qui s'écrit dans un état de société donné* ». C'est le dicible, le pensable, le narrable, l'argumentable, de même que les règles discursives et topiques qui organisent le tout (*Cahiers de recherche sociologique*, vol. 2, n° 1, avril 1984, numéro thématique : « Le discours social et ses usages »).

moins à informer le public des aspects *littéraires* d'œuvres (historiques) qu'à mettre en valeur *l'histoire* littéraire, c'est-à-dire autant d'éléments constitutifs de la trame historique de l'imaginaire (l'univers du fictif, dont les lettres), surtout qu'ils sont récurrents. Et cela compte, du moins pour l'historien (littéraire). Rappelons aussi pour la forme qu'on patauge ici en plein XIX<sup>e</sup> siècle.

Tous ces concepts, que préconise le *DOLAM*, émanent de la théorie littéraire (et notons que l'auteur n'a rien contre) et concernent le textuel (ou l'intertextuel) ou encore l'extratextuel, mais toujours en contraste avec le référentiel (le monde des phénomènes) tel que le conçoit l'histoire intellectuelle (notamment, celle qui touche à la chose littéraire), tout comme l'essentiel des savoirs anthropologiques au sens large. Or ces mêmes concepts, réifiés par l'historiographie, englobent une réalité, disons matérielle — sans toutefois négliger la métaphysique — qui dépasse nettement ce que l'histoire littéraire (celle qu'écrivent les littéraires) a coutume d'embrasser (nonobstant la tradition dite sociologisante). Cela dit, le « contenu » souhaité de l'article prescrit l'emploi d'une conceptualisation très poussée, mais assortie d'un minimum d'illustrations, comme le veut l'espace qui lui est alloué. On a beau s'intéresser uniquement aux éléments qui touchent au discours social ou à l'histoire intellectuelle (au sens générique), toujours est-il que cela fait déjà beaucoup, surtout qu'il est question de Rameau et de *La France aux colonies*. Sinon, comment traiter, ne serait-ce que superficiellement, tous ces « phénomènes » — des figures obligatoires, les unes plus abstraites, plus problématiques que les autres — que les directeurs veulent bien nous imposer? En d'autres termes, la complexification — effet pervers s'il en est dans ce contexte — relève du *DOLAM* lui-même. S'exécuter en la matière, c'est comme vouloir composer l'équation de la quadrature du cercle.

Et cela se corse, car si la brièveté est à l'origine de la tournure qu'a prise l'article, le « mode de présentation », lui (le contenu comme la structuration), est venu exacerber le rétrécissement et la compression déjà bien amorcés, de même que les effets temporels et formels qui en découlent. Et ce, en rendant l'espace encore plus cher, vu que l'auteur est chargé de traiter de nombre d'éléments complexes qui requièrent une conceptualisation fort élaborée, comme je l'ai indiqué — exercice d'abstraction et de généralisation et même de schématisation, d'analyse bref, qui, pour être rendu comme il se doit, sollicite un jeu d'espace qui va bien au-delà de ce qu'exige une simple description, aussi compréhensive soit-elle. Il en résulte une « commande » fort dépareillée par rapport au nombre de pages dont on dispose. C'est dire l'effet de la formule « neutre et précise », l'impératif de base quant à l'exécution d'un article qui obéit à la

consigne. On l'aura compris, nous avons là situé l'origine du « manque de simplicité », c'est-à-dire l'absence de vulgarisation.

En résumé, l'économie générale de l'article, qui trouve son origine dans le dictionnaire comme genre et dans le *DOLAM* en tant qu'ouvrage de référence compréhensif mais spécifique, induit un temps particulier et, par voie de conséquence, une forme narrative particulière (le rapport est dialogique, à vrai dire) — une figuration littéraire poussée au paroxysme, comme nous l'avons constaté, même si cela se matérialise de manière plutôt insolite. À titre d'exemple, c'est à peine si l'on sait qu'on est au XIX<sup>e</sup> siècle. Le contexte historique de *La France aux colonies* est gommé par des considérations sur l'intertextualité et par des mises en scène quasi éthérées de ce livre en tant que racine des études acadiennes. Et combien de fois sommes-nous en présence de figures de style qui mettent en relief des idées au moyen d'une expression qui les dépasse, ou de l'entrecroisement d'une destinée d'être et des incidents hors du commun? D'où *La France aux colonies* comme consolation et comme chef sans conteste de la tribu acadienne, seul et contre tous. Allégorie pour tous les temps, il est, à sa manière, un « *Great Code* » (Northrop Frye)<sup>25</sup>. Chose certaine, ce format commande un développement particulier, conduisant l'auteur vers des choix et des possibilités souvent inattendus, insoupçonnés même<sup>26</sup>. L'article ainsi fait, cela peut donner à l'histoire la puissance évocatrice que l'empirisme plat et le rationalisme sans borne lui ont ôtée. Pour l'historien de la métaphysique, ce type d'exercice, loin d'être déroutant, lui donne congé de la routine ronronnante de l'histoire dite scientifique, matérialiste en fait et qui préconise un déterminisme structurel. La fiction et la science se marient... *Ha!*<sup>27</sup>

### Une épopée

Épique, avons-nous dit, et voilà ce qui explique l'allure de l'article<sup>28</sup>. Explorons plus avant ce rapprochement. On définit l'épopée « *comme*

25. Cette référence nous renvoie à l'imaginaire de notre civilisation, c'est-à-dire aux croyances et aux représentations collectives qui meublent le mythe et qui s'incarnent dans des archétypes dont Gilbert Durand a pris la mesure. Voir Martine Xiberras, *Pratique de l'imaginaire – Lecture de Gilbert Durand*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Lectures », 2002, 178 p.
26. On trouve, par exemple, dans la revue *Rethinking History – A Journal of Theory and Practice* l'une des plus avant-gardistes, une nouvelle catégorie de textes : des « *miniatures* », des « *pieces of 1500 words or less, aimed to show [that] brevity can be the soul of history* ».
27. Gordon Sheppard, *HA! A Self-Murder Mystery*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2003, 864 p. Il faut lire ce « *documentary fiction* » pour saisir tout ce que chacun de ces deux mots doit à l'autre.
28. C'est en parcourant le livre de Marie-Christine Pioffet (*La Tentation de l'épopée dans les Relations des jésuites*, Sillery, Septentrion, « Les Nouveaux Cahiers du



la métaphore des grandes aspirations ». Il en découle que la littérature héroïque se nourrit de figures, *La France aux colonies*, dans le cas présent, héros incontesté de l’Odyssée dont on découvre les secrets. Et parangon, sa destinée est fixée d’avance. Conséquemment, « il s’impose comme un être total, incapable de compromis ou de demi-mesures ». Partant, « [l]e héros se voue corps et âme à la collectivité dont il constitue le prolongement. Son destin, les grands moments de son existence ne prennent de l’importance que dans la mesure où ils reflètent ceux de la société » (p. 30). Et comme *La France aux colonies* règne en glorieux sur un monde lui aussi élevé au rang d’Élysée, il ne peut d’aucune façon souffrir l’ombre que lui ferait d’autrui, acculé en l’occurrence au rôle de figurant. Vu l’importance que revêt le protagoniste, il s’ensuit que l’histoire dont il est la cheville ouvrière est également valeureuse. Aussi l’épopée a pour prédilection « le passé héroïque national, le monde des “commencements” et des “sommets” [...], celui des pères et des ancêtres, des “premiers” et des “meilleurs” »<sup>29</sup>. Si le récit épique « contemple le monde à distance », c’est pour mieux rapprocher le lointain du présent<sup>30</sup>. Voilà pourquoi « toutes les composantes de l’action sont agencées pour “produire une issue positive” »; l’argument prophétique vient combler l’inachèvement, il pointe l’Autre. C’est ainsi que la tension qui s’y trouve est tout entièrement dirigée vers les conflits qui divisent deux communautés antagonistes, plutôt que de s’arrêter à la complexité de la vie.

La perspective illimitée et le conflit intercommunautaire ont pour corollaire « l’emploi récurrent de métaphores et de comparaisons qualificantes », des procédés littéraires, des figures de style qui distinguent le genre. Et au premier chef de ceux-ci, « on retrouve “l’hyperbole, ou exagération” », qui « grossit l’information, magnifie et intensifie la repré-

---

CÉLAT », 1997, 299 p.) que j’ai saisi à quel point le texte ici examiné ressemble — sous l’angle de certains procédés littéraires qui l’infléchissent dans le sens du récit épique — aux écrits des jésuites, toutes proportions gardées! À l’instar du primitif, l’article est une compensation, qui fait contrepoids à la réalité, dans ce cas-ci la situation moins que reluisante de l’Acadie et la réception moins qu’avisée de *La France aux colonies*. Toutes les citations dans cette section, sauf indication, sont de Pioffet. Également utile : Paolo Carile, *Le Regard entravé – Littérature et anthropologie dans les premiers textes sur la Nouvelle-France*, Sillery et Rome, Septentrion et Aracne Éditrice, « Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT », 2000, 223 p.

29. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, 1978, cité dans Pioffet, *op. cit.*, p. 37.

30. C’est parce que l’article porte sur un livre qui est à distance que celui-ci se prête autant au jeu de l’épicisme. On en aperçoit facilement la pertinence en mesurant à quel point il eût été audacieux que de traiter de pareille manière un ouvrage contemporain. Par ailleurs, ceci nous rappelle la raison du recours au symbolisme et aux tropes bibliques, ne serait-ce que pour faire sérieux, pour donner du coffre à ses propos et ce, dans tous les domaines de la création.

sentation pour atteindre le sublime, dépassement extatique de la réalité commune” mais aussi “l’image [...] plus ou moins stéréotypée” qui “participe à l’expressivité et à l’incantation” »<sup>31</sup>. « Cette orientation stylistique découle d’une quête singulière : “[...] raconter quelque chose qui soit digne de l’être, [...] qui ne soit pas égal à tout le reste, qui ne soit interchangeable, et qui mérite d’être rapporté en son nom propre.” »<sup>32</sup> Voilà ce qui rejoint la surcharge induite par le *DOLAM*, qui sied parfaitement à un Sujet qui ne peut manquer de soulever l’existence d’une histoire héroïque. Vu que l’exagération hyperbolique vise à entretenir une illusion de prééminence, une cristallisation que le dictionnaire, grâce à sa fonction panthéistique et comparative, promet de rendre à merveille. Cependant, sous l’effet de l’hyperbole, le récit épique subit une inflation poétique; « [l]’amplification s’étend à un point tel qu’il devient parfois difficile de dire s’il agit d’un effet de style ou d’une déformation factuelle ». On ne traiterait tout de même pas l’article comme s’il était un écrit en dehors du domaine de la logique humaine, mais il demeure qu’il y a doute. Il y a dans l’épopée — et l’article n’en est pas exempt — la prédominance d’un « ordre de pensée pré-rationnel où les frontières entre l’histoire et la légende, la réalité et la fiction s’estompent » (p. 104).

On le constate, sous certains rapports — ses topiques, son étalage esthétique —, l’épopée rejoint l’histoire intellectuelle. Si la seconde n’est pas à vrai dire transformation mythico-épique, elle est sûrement, comme la première, stylisation de rôles et représentation schématique du monde. On n’est pas loin de la conception de la réalité qu’est bien forcé d’admettre l’historien intellectuel, qui, par définition, met en valeur le Grand Homme et son œuvre, autre façon de dire amplification fondatrice. Et qui reconnaîtrait comme sienne une mise en récit qui frôle l’anhistorique, parce qu’agrément l’ascendant de la culture (donne, durée) sur le rationnel-matérialiste (volontarisme et immédiateté) et la reconduction du mythe à travers des formes d’expression et des idéautés modernes (et même scientifiques), où tout est signe et tout est engendré par ce qui lui est préfigure et qui lui sert de mesure. Si l’épopée est d’emblée annonciatrice, transcendante, l’article l’est tout autant, lui qui, parce qu’historisant, se pose en émancipateur, s’efforce de clore le récit. La communalisation en découle, tout comme la revanche sur la fatalité. De même, si l’épopée ne laisse de place à l’analyse psychologique ou aux débats intérieurs des protagonistes, à leurs hésitations et à leurs tâtonnements, l’article lui non plus ne peut s’arrêter longuement à ce qui, dans d’autres circonstances, fait la joie de la critique. C’est une histoire littéraire (ou intellectuelle)

31. Daniel Madelénat, *L’Épopée*, Paris, 1986, cité dans Pioffet, *op. cit.*, p. 81–82.

32. Theodor Adorno, *Notes sur la Littérature*, Paris, 1984, cité dans Pioffet, *op. cit.*, p. 97.

délestée de son côté psycho-social et ironique : en l'absence de psychologisation, il ne reste que la subjectivation poussée au bout, bref, l'héroïsme. Ce qui nous ramène brutalement à la question déjà évoquée : le rapport entre l'histoire et le récit de fiction.

### **Une fiction**

Il est question de « fiction »<sup>33</sup> comme d'une manière commode de caractériser tout ce que la science historique ne doit pas être. Et surtout parce que l'article en est proche parent; nul besoin d'insister là-dessus. Le récit de fiction et l'histoire sont unis par des liens de famille. Une même ascendance (la lignée : mythe, littérature, histoire), un même *genus* (deux espèces du genre *story*), un même souci de la véracité (des congruences distinctes mais enchevêtrées). En effet, l'histoire a pris forme avec en arrière-plan la littérature très généralement, entendue comme belles-lettres ou encore comme œuvres de fiction, tradition littéraire elle-même issue du mythe, c'est-à-dire du plus archaïque des sédiments de la culture. Voilà la généalogie de la littérature, même du plus abstrait, du plus systématique, du plus empirique des écrits, dont le récit historique en premier lieu. Toutefois, il n'est pas moins vrai que le discours historien se différencie du discours purement littéraire, même s'il n'est pas donné à chacun d'en faire la distinction. (Nous y reviendrons.) C'est ainsi qu'il faut convenir avec les directeurs du *DOLAM* : si, en définitive, l'article n'est pas un récit de fiction, il en a néanmoins la mine. Effectivement, son aspect formel aussi bien que substantif et dialectique nous amène à conclure à l'existence d'un quelconque hybride.

Reste à expliquer le recours constant qu'a l'histoire au mythe et à la fiction, prédilection inhérente à l'intelligence humaine. Il est question de la manière dont l'historien conçoit les composants élémentaires de l'Histoire (et même leur signification), c'est-à-dire l'événement. L'évaluation de celui-ci (comme de l'homme qui en constitue la manifestation la plus achevée) et de ses enchaînements relève de l'irrépressible besoin que ressent l'homme d'organiser les faits en agrégats, en fonction de leur similitude. D'où les procédés de langage que nous avons vus. Comme quoi, si les événements en soi sont rarement chargés de sens, les parallèles et les analogies ne cessent de s'imposer à nous, de sorte que la tenta-

---

33. Dans son affectation ici et ailleurs dans cet article, on l'aura remarqué, le terme *fiction*, ce n'est pas l'absence de « vérité » (mensonge, dépassement de la réalité, fausse hypothèse, fait imaginé, etc.), mais plutôt une façon de saisir et de représenter le monde, c'est-à-dire un genre littéraire, marqué, quelle qu'en soit la catégorie, par des créations de l'imagination. Et notons que le nom *fiction*, qui joue un rôle de qualificatif, ne paraît qu'à l'occasion en l'absence de son substantif, comme dans : « récit ou œuvre de fiction ».

tion d'y accoler des identités (et des réalités) virtuelles est grande. Quelle que soit l'adéquation de ces rapprochements, il est clair que l'homme s'oriente dans le monde sensible et moral à force de s'adonner à la fusion d'« événements ». C'est ainsi que les transferts de sens, la substitution et des relations se multiplient à souhait : l'attente de la Nouvelle Jérusalem reconforte tant de peuples et, au premier chef, celui qui est couché dans *La France aux colonies*.

L'important ici, c'est l'incidence sur le plan du savoir historien, inféodé qu'il est à ses prédécesseurs. Il en ressort une compréhension archétypale ou symbolique, selon qu'un fait sert de critère à l'« identification » des autres, procédure qui accouche d'une vision cyclique (ou circulaire) de l'Histoire. L'événement, porteur d'une charge symbolique, archétypale, est exemplaire ou n'est pas. L'Histoire est alors la récurrence de faits insignes, figurés comme récit, image, geste<sup>34</sup>. Conséquemment, il est impossible de la concevoir en tant que simple processus intelligible. En effet, pour tout narrateur, l'histoire — le passé tout comme sa représentation — n'est, en dernière analyse, que le fait d'événements dramatiques, d'actions décisives et, derechef, d'hommes exceptionnels. Ce qui s'applique tout autant à l'histoire dite générale qu'à celle (genre « Annales ») qui s'en proclame exempte. Le scientifique n'a rien à craindre de cette filiation de l'histoire, de la littérature et du mythe, qui ont en commun que tous sont originaires (des distillats) de l'expérience vécue des groupes, des peuples, des cultures<sup>35</sup>. Certes, on ne peut dire de tout écrit historien qu'il intègre tous les attributs du récit, au sens propre. Mais tous — et la discipline avec — sont fondés sur la narrativité (« *foundational narrativity* »), sans laquelle ils ne pourraient signer de sens. C'est pour cela que, scientifique comme « ordinaire », la gent historienne répugne à s'ouvrir au (post)structuralisme, soupçonné de se vouloir anti-historique. Celui-là même qui s'affaire à ressusciter une vision de l'histoire, réprimée depuis

34. Adrian Kuzminski, « Archetypes and Paradigms: History, Politics, and Persons », *History and Theory*, vol. 25, n° 3 (1986), p. 225-247. Cette référence concerne aussi le paragraphe précédent. Rappelons que la littérature est contemporaine du passage de la société de mémoire à celle de la culture et qu'elle n'a jamais cessé de porter en elle son prédécesseur, c'est-à-dire « *la tradition ou la mémoire qui ont d'abord permis aux hommes de se représenter à eux-mêmes la légitimité de leur communauté et de leurs façons de vivre ensemble* » (Éric Méchoulan, *Le Livre avalé – De la littérature entre mémoire et culture [XVI<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle]*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Espace littéraire », 2004, 540 p.; citation à la quatrième de couverture).

35. Hayden White, « The Question of Narrative in Contemporary Historical Theory », *op. cit.*, p. 21.

belle lurette, « *which can recognize in all historical representations an allegorical creation for a human purpose* »<sup>36</sup>.

### **Une science**

Il est question de « science » comme d'une manière commode de caractériser tout ce que l'histoire scientifique est censée être. Et parce que, et cela se voit, l'article en a partie liée. Pour les historiens d'orientation socio-scientifique, l'histoire est tout analyse, qui cherche à s'élever au-delà de l'événementiel (pour la raison de la nature supposément évanescence et épiphénoméniste de la chose), à se rapprocher de la science véritable. C'est une approche qui s'entiche de la démographie, de la géographie, de l'économie, de la mentalité, voire de l'ethnologie, toujours saisies sous l'angle de la longue durée et toujours perçues comme relevant de processus impersonnels. D'emblée, elle n'aime pas l'histoire intellectuelle, qui intéresse l'idée, le lieu (Michel de Certeau), le livre! Encore moins le politique, qui serait complice de la dramatisation de l'histoire dans le sens du roman. Et voilà donc que la narrativisation et le Sujet doivent se disputer la vedette dans l'article, lequel, lesté de science, revient constamment sur ce qui se meut en profondeur de la culture, sur ce qui constitue le canevas duquel se détache *La France aux colonies*. L'article affirme en effet que tout objet est susceptible de description et d'analyse et, à sa façon, il adhère au concept du progrès de la connaissance et à la méthode scientifique. Essayistique, se rapprochant de l'anthropologie, on peut dire de l'article qu'il est : « *[c]omplexe, aiguilloné par un souci d'exhaustivité théorique [...], privilégiant "l'histoire forte" à la Lévi-Strauss [je dirais la "thick description" de Clifford Geertz], c'est-à-dire riche en explication et épuré de détails, par opposition à "l'histoire faible", c'est-à-dire descriptive et lourde de faits bruts* »<sup>37</sup>.

La contextualisation est inhérente à l'histoire. Non seulement à l'histoire-problème (Lucien Febvre) mais à toutes. Il n'est de récit qui ne suppose une agrégation d'événements (incidents, hommes, etc.) de manière à en faire une *story*, une histoire pour laquelle tout événement s'inscrit dans un enchaînement, quelle qu'en soit l'organisation. L'évaluation des faits ne relève pas d'abord de la comparaison entre eux, mais du rôle qu'ils jouent dans un ensemble. En d'autres termes, des événements saisis non pas comme des individualités, des singularités, mais dans leur rapport les uns aux autres. De façon à conclure que le contextuel existe indépendamment des faits qu'il subsume, dont il détermine la

36. Hans Kellner, « Narrativity in History: Post-structuralism and Since », *op. cit.*, p. 29.

37. Jean-Pierre Wallot, cité dans Louis Cornellier, *Devoirs d'histoire – Des historiens québécois sur la place publique*, Sillery, Septentrion, « Les Cahiers du Septentrion », 2002, 133 p. Citation à la p. 80.

signification, l'existence (narrative) même. Nous avons à faire, dans l'histoire « moderne », à des modèles abstraits, à des paradigmes (structures, trames, etc., à l'opposé des archétypes), mais qui servent toujours à insuffler une vie aux événements en soi banals. Ainsi, si l'article se concentre sur une figure centrale et sur ses aléas, fonction que partagent bien des récits historiques, et tente d'en peindre un portrait juste, son devoir ne s'arrête pas là. Comme pour toute histoire bien faite, il s'occupe en plus de l'explication des événements importants et de leur signification historique (à l'époque comme vus dans le temps), ce qui est la définition de la contextualisation. Rappelons en rapport avec ces objectifs le rôle des historiens : « *that of giving a true account of their subject, an account which is true in its detail and true when taken as a whole* »<sup>38</sup>.

Mettons les choses au clair : plusieurs éléments séparent l'histoire du récit de fiction, du moins paradigmatiquement. Certes, ils partagent la narration. Mais à cela, il faut ajouter que la discipline de l'histoire se conçoit comme une entreprise critique qui se caractérise par la recherche. Si l'historien ne peut se passer de la narration, il est toutefois dans l'obligation de faire la preuve de l'exactitude et de la vraisemblance de son récit par rapport à d'autres, notamment romanesques, écrit qui se doit, de surcroît, d'être en conformité avec des généralités pertinentes. C'est leur rapport respectif à la vérité qui distingue l'histoire de l'œuvre de fiction, la première étant tenue à la vérité exacte, la seconde pouvant trafiquer en la matière, entre la vérité littérale et la vérité historique non littérale, à savoir des faits qui, sans être exacts, sont toutefois fidèles à un contexte historique particulier, se caractérisant donc par la plausibilité et la typicalité. Cela s'explique : l'historien est contraint à découvrir (au sens propre du terme) son objet, à l'extirper de son état de matière première; les faits objectifs constituent ses limites. L'écrivain, lui, est libre de créer de toutes pièces son matériau. Aussi, l'historien fait appel à l'imagination du lecteur, mais sans attente particulière; le romancier, le poète et leurs compères sont aux antipodes : la qualité essentielle de leur art consiste à éveiller la passion des gens, à les pousser à prendre parti<sup>39</sup>.

### **Un hybride**

On est en droit de se demander à quelle drôle d'admixture on a à faire. Le réalisme historique, dans son acception la plus générale, et par analogie avec la science, suppose l'existence du passé objectif, indépendamment

38. C. Behan McCullagh, « The Truth of Historical Narratives », *History and Theory*, vol. 26, n° 4 (1987), p. 30–46. Citation à la p. 46.

39. Voir Ricœur, *Temps et récit*, t. 1, *L'intrigue et le récit historique*; et Matt F. Oja, « Fictional History and Historical Fiction: Solzhenitsyn and Kis as Exemplars », *History and Theory*, vol. 27, n° 2 (1988), p. 111–124.

de la pensée, qui le découvre. Et qu'il est possible à l'historiographie de produire des approximations toujours plus fidèles du passé et ce, grâce à des concepts, des méthodes et des théories constamment raffinés. L'anti-représentationalisme historique, au contraire, affirme que tout écrit historien est fiction, point final. Il pose en principe que l'Histoire existe en tant que déterminée, que le passé objectif est dénué de sens et d'ordre. D'où la théorie dite impositionniste, qui fait de toute construction narrative une forme de « *interpretative violence* ». Tout récit n'est alors que projection sur des données brutes d'une trame narrative provenant d'un des divers genres de figuration littéraire<sup>40</sup>. (Et cela s'applique à l'histoire intellectuelle ou culturelle qui se dit scientifique, telle l'histoire genre « mentalité ».) Deux conceptions donc de la représentation du monde sensible, qui mettent aux prises empiristes et nominalistes, pour faire court. Et qui imprègnent l'article de bord en bord. On le voit lorsqu'il est question d'ausculter l'articulation du « matériel » (environnement, récit historien) et de la « superstructure » (culture, identité), ce qui mobilise un dispositif rationalisant, antidote à l'esprit littéraire. Mais du même coup, qui accorde à la narration un rôle de premier plan en science et ce, jusqu'à faire appel à une forme de constructivisme, qui situe la capacité qu'ont les gens d'agir sur le réel. Visiblement, l'article contient des éléments radicaux de chacun de ces deux camps.

Concrètement, la science et la fiction « s'amènent » et se conjuguent dans le choix de perspectives et dans le traitement des données, dans un va-et-vient entre le singulier et le général. Dans sa forme idéale, le récit de fiction s'occupe de la personne, il est microhistorique. L'histoire, en revanche, aime les groupes, les peuples, les nations, elle s'intéresse à ce qui existe en dehors du seul Sujet. (Même phénoménologique, l'histoire — biographique ou intellectuelle, par exemple — s'attache à la structure, au socioculturel, à la mentalité.) La science historique a pour objectif l'explication entendue comme la volonté de produire une thèse globale; tout chez elle concorde pour faciliter la saisie et la vérification. L'œuvre de fiction, pour sa part, peut parfaitement se satisfaire de la seule exposition. Et elle est impressionniste, parce que portant sur l'expérience, subjective

---

40. Pour un article qui donne une juste mesure du réalisme et de l'antiréalisme, voir Robert Anchor, « Realism and Ideology: The Question of Order », *History and Theory*, vol. 22, n° 2 (1983), p. 107–119. Contre le poststructuralisme (ou l'antiréalisme) se dresse un narrativisme « constructionniste », dont Leon J. Goldstein, *Historical Knowing*, Austin, University of Texas Press, 1976, xxvii-242 p.; et David Carr, *Time, Narrative and History*, Bloomington, Indiana University Press, 1986, 189 p. Sans maintenir que l'écrit historien soit un calque de la réalité, ils soutiennent qu'il n'est pas non plus que de la fiction. Pour le premier, ce « réalisme » relève de la nature particulière de la connaissance historique; et pour le second, de l'organisation particulière du récit historique.

et intérieure, d'une personne, se confinant volontiers à la psychologie, à l'émotion, à l'âme. De même pour l'échelle temporelle, qui varie selon qu'on interroge l'individu ou le social. Le temps de la personne est celui du vécu, du connu, du senti, de ce qu'elle est capable de cerner et de stocker. Celui du social s'étend verticalement et horizontalement, dépassant et le cheminement et la mémoire de l'individu; et il s'articule sous la forme de structures et de modèles qui, transcendant l'expérience humaine, ne sont perceptibles que par l'entremise du concept<sup>41</sup>. Voilà pourquoi l'article dépeint *La France aux colonies* — il s'y prête admirablement, par ailleurs — comme une figure héroïque tout en s'attardant sur le processus, la structure, ce qui explique et légitime cette « élection ».

J'ai souligné les visées scientifiques de l'article, qui le surplombent jusqu'à déborder sur sa forme. Mais aussi sa subjectivité, pleinement assumée<sup>42</sup>. S'il déroge à l'article type, ce n'est pas uniquement à cause du ton ou de l'expression, mais aussi et surtout pour la raison que, délaissant la forme descriptive de l'article de dictionnaire, il verse à plein dans la conceptualisation et dans l'explication. Sans parler du virage actuel de l'histoire intellectuelle, auquel je cherche à donner un élan. Ainsi l'article, tout dérivé de la forme mythique qu'il soit, n'en est pas moins une œuvre de construction d'un sujet historique selon le mode de l'histoire scientifique. Ajoutons que sa présence dans un collectif porteur d'une vision du monde moderne est garante de sa qualité de travail, qui a pour ambition de relativiser et de dynamiser le temps. Cela dit, il ne peut être totalement sourd au jugement de l'historien praticien, celui qui fait du « *métier d'historien* » (Marc Bloch), et qui juge que le récit constitue un moyen comme un autre sinon le principal de « *faire de l'histoire* » (Jacques Le Goff et Pierre Nora). Car l'histoire n'a d'utilité, n'a de résonance que si elle est d'abord rendue<sup>43</sup>. Enfin, y pèse tout autant le but qui consiste à plaider une cause. Rappelons à cet effet que nombre d'histoires modernes cherchent à produire une fin — une téléologie qui se traduit par une lutte discursive contre la réalité par un effet compensatoire<sup>44</sup>. Et que dire de

41. Matt F. Oja, *op. cit.*

42. Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire – Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Paris, Gallimard, « Tel Quel », 1991 [1938], x-521 p. Il met l'accent sur la subjectivité inhérente et sur l'historicité de toute interprétation du passé.

43. L'un des bienfaits de l'anthologie préparée par Éric Bédard et Julien Goyette (*Parole d'historiens – Anthologie de réflexions sur l'histoire du Québec*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, [« PUM-Corpus »], 2006, 487 p.) est de rééditer les écrits de Pierre Trépanier sur les finalités de l'historien et sur l'imbrication « *entre l'écriture et la nature de l'histoire* ». Voir Pierre Trépanier, « Plaidoyer pour l'histoire comme genre littéraire », p. 325–332.

44. Les travaux issus du second souffle de Gérard Bouchard sont remarquables à



l'histoire narrative (dans son sens courant), produite par des historiens professionnels, qui n'a jamais perdu de son auréole, encore plus qu'elle prenne pour cible l'Acadie<sup>45</sup>?

### *Une utilité*

Abstraction faite de sa forme, l'article a tout l'air d'une histoire postmoderne<sup>46</sup> qui tient compte du tournant linguistique et du post-structuralisme. Ou encore de la sociocritique<sup>47</sup>, à défaut de terme plus approprié. Ou tout simplement de la science mâtinée de fiction... ou l'inverse! La preuve en est le fil conducteur que sont la recherche et la mise en valeur de la rhétorique et de l'esthétique, qui seraient tout à l'opposé de la scientificité dont se réclame l'histoire moderne. Autre indice important : le fait que ce texte (la notice) soit à ce point concentré sur la littérarité, parce qu'inscrit dans une perspective selon laquelle le rapport entre le passé et le présent est essentiellement de nature métaphorique, et qui veut que l'historien soit braqué non pas tant sur le révolu que sur la manière dont on l'appréhende et le reconstitue, c'est-à-dire sur la langue. Comme le postmodernisme est une remise en question de la tradition logocentrique (qui doute de la capacité qu'a la raison de fouiller tous les replis de la réalité), l'historiographie qui y souscrit est tout naturellement

cet égard, l'histoire nationale comme destinée infléchie par l'Autre qui s'insinue dans le Soi. Voir, notamment, Gérard Bouchard, *La Pensée impuissante – Échec et mythes nationaux canadiens-français (1850–1960)*, Boréal, 2004, 320 p. Même l'histoire sociale, comme le veut dorénavant un consensus fort répandu, n'était pas moins axée sur une volonté ferme de « normaliser » un passé jugé moins que paradigmatique. Voir l'article de Julien Massicotte (« L'historien et la question du politique en Acadie », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 15 n° 3 [printemps 2007], p. 161–172), qui renchérit sur le traitement du politique par les historiens du social en Acadie (ceux-là même qui dominent la discipline) et donc sur le refoulé, c'est-à-dire la tragédie qui niche au cœur de l'histoire.

45. Un insigne exemple: John Mack Faragher, *A Great and Noble Scheme – The Tragic Story of the Expulsion of the French Acadians from their American Homeland*, New York, W. W. Norton & Company, 2005, 562 p. Il fallait voir le tout gratin acadien massé devant celui qui donna des ailes à la thèse du nettoyage ethnique acadien, au Congrès mondial acadien (2009).
46. J'entends par là le postmodernisme du texte : c'est une activité artistique faite d'innovation et d'expérimentation, et qui met en valeur une esthétique dont les traits sont tout en contradiction avec la modernité scientifico-rationnelle : la discontinuité, la permutation, l'excès, l'aléatoire — tout est détournement du sens; la métaphorique l'emporte.
47. Au mieux, la sociocritique (définie dans le sens de la sociologie du texte littéraire) « intègre à la problématique du discours social une analyse de la spécificité des procédures de mise en texte ». Et ce, non pas en braquant la littérarité des textes, mais en réintégrant la littérature dans son réseau interdiscursif (par opposition à l'intertextuel). Voir *Cahiers de recherche sociologique*, n° 12 (printemps), 1989, numéro thématique : « L'énigme du texte littéraire ».

portée à vouloir se rapprocher de l'intelligence présocratique, c'est-à-dire du récit épique. Épopée qui visait non pas à dire des « vérités », mais à proposer une contemplation à caractère éthique et esthétique, qui s'impose au-delà des contradictions qui la mettent en prose<sup>48</sup>.

On ne doit pas s'étonner de ce retour en arrière. Il est inhérent à l'idéalisme hégélien. Pour ce dernier, le savoir historique ne peut se construire sur les bases qui fondent les sciences naturelles (nomologiques-déductives) ou encore les sciences sociales (structurofonctionnalistes). La science « historicogénétique », au contraire, se distingue par le recours à l'herméneutique, entendue ici comme un exercice d'« inter-prétation », qui fait traverser des (régimes de) significations d'une communauté discursive à une autre, d'une époque à une autre. C'est une œuvre qui s'attache à la tradition, qui reconnaît que c'est dans la traduction du passé vers le présent (à savoir dans le repérage de ce qui est en partage dans le temps et l'espace) que se produit la connaissance historique<sup>49</sup>. En d'autres termes, l'histoire prend la relève de la littérature et du mythe<sup>50</sup>, en prêtant de la signification à la manière de l'allégorie : en disant une chose, elle en intime une autre. Ni mythe ni idéologie, elle transforme (par figuration littéraire) les événements qui lui servent de référents. Toujours dans cette tradition intellectuelle, l'écrit historique s'impose pour l'éclairage qu'il jette sur l'existence humaine. Et cela, parce qu'il est un langage poétique, indirect, qui ne vise pas qu'à représenter l'univers de l'expérience, mais aussi et surtout à agir sur le monde, à le rendre habitable. C'est par les formes de discours que sont la métaphore et le récit (le trope et le genre) que se réalise la synthèse de l'hétérogène. Si la première crée de nouvelles significations sémantiques, le second, lui, s'applique au domaine de l'action et au temporel en réunissant en un tout agissant par l'entremise de la mise en intrigue, l'intention, la cause, l'accidentel, le fragment<sup>51</sup>.

48. F. R. Ankersmit, « Historiography and Postmodernism », *History and Theory*, vol. 28, n° 2 (1989), p. 137–153. Voir à la p. 152–153.

49. Voir Hans-Georg Gadamer, *Vérité et méthode – Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Seuil, « L'Ordre philosophique », 1996, 553 p. (traduction de *Wahrheit und Methode*, Tübingen, 1960). Selon ce dernier, l'historiographie, participant d'un régime de signification spécifique, doit se conformer à des attentes particulières; rendre le sens du passé exige de l'historien qu'il configure ses données en fonction de catégories culturelles.

50. « On notera que c'est en renonçant à la référence à Dieu que l'histoire moderne commande sa propre transcendance [...] Sa philosophie s'impose alors avec son cortège de figures, de formes, et de tropes emprunté au domaine de la poétique [...]. » (Johanne Villeneuve, *op. cit.*, p. 369, d'après Reinhart Koselleck, *L'Expérience de l'histoire*, Paris, 1997; traduction de *Geschichtliche Grundbegriffe*, Stuttgart, 1975).

51. Paul Ricœur, *La Métaphore vive*, Paris, Seuil, « L'Ordre philosophique », 1975, 413 p. et *Temps et récit*. Voir aussi David Carr, *Time, Narrative and History*, *op. cit.* La thèse de ce dernier est que la narrativité prend pied dans le rythme de la vie elle-même.

C'est ainsi que le récit historique n'a pas comme seul but de mettre en forme le passé, de nous détromper de nos illusions; plus important encore est le fait de sonder l'univers du fictif, l'imaginaire. Il sert à tester la capacité qu'a la métaphysique de doter de sens des faits réels, ces mêmes significations que la littérature (et, avant elle, le mythe) s'exerce à rendre à la conscience de l'homme moderne. C'est là la « vérité » de l'histoire (historicogénétique ou encore hybride, mais toutes deux en opposition à leur pendant socio-scientifique) que de montrer l'effet que peut avoir tout système de production de sens, dans une société ou à une époque particulières. Ainsi, la connaissance que procure le savoir historien provient du fait qu'il met à l'essai les régimes de signification d'abord mis au point dans le mythe, puis raffinés selon le mode hypothétique propre à l'œuvre de fiction. L'histoire peut alors être vue comme la « *continuation of the process of mapping the limit between the imaginary and the real which begins with the invention of "fiction" itself* »<sup>52</sup>. Si ce type d'histoire a tendance à dramatiser l'événement et à romaniser des processus historiques, c'est qu'il cherche à prendre à bras-le-corps les fondements littéraires et poétiques de la culture moderne, qu'il épouse (de par la forme même du récit historique) justement pour en montrer tout l'apport à la réalité « objective » et à l'appréhension de celle-ci. Ce faisant, il nous montre les scories, les limites de la modernité.

### **Une poésie**

Comme nous sommes en présence d'un mélange de genres, nous sommes tout autant témoins d'un glissement entre deux formes de représentation historique. Une transformation qui s'est produite encore à de nombreuses reprises dans l'évolution de l'historiographie. La *Geschichte des Siebenjährigen Krieges in Deutschland* (Johann Wilhelm von Archenholz)<sup>53</sup> marque un moment charnière du cheminement de l'écrivain allemand : le passage de l'histoire traditionnelle à son semblable moderne. Jusque-là, Clio en Allemagne s'était campée dans l'*historia lite-*

- 
52. Hayden White, « The Question of Narrative in Contemporary Historical Theory », *op. cit.*, p. 21–22, 25. Sauf indication, cette référence s'applique aussi au paragraphe précédent. C'est un même type de mouvement en recul qui est à l'origine de l'esthétique moderniste, puisée dans l'occulte. Voir Leon Surette, *The Birth of Modernism – Ezra Pound, T. S. Elliot, W. B. Yeats, and the Occult*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1993, 320 p.
53. C'est à la lecture de Stephan Jaeger, « The Performative Birth of the German Nation out of War in German Eighteenth-Century Historiography: Johann Wilhelm von Archenholz' *History of the Seven Years' War* », *Lumen*, vol. 27 (2009), p. 85–98 (*Geschichte des Siebenjährigen Krieges in Deutschland*, Berlin, 1793), que j'ai pris conscience du fait que mon « expérience », à l'instar de l'ouvrage exemplaire cité, est le reflet d'un passage entre deux modes en historiographie.

*raria*, caractérisée par l'érudition, ou encore dans l'œuvre philosophique, marquée par la théorisation et l'universel. Faute de style narratif dit performatif (qui met en *récit* des événements de l'Histoire), elle ne pouvait aspirer à la cohérence et à l'unité du récit historique moderne. Cependant, avec cet ouvrage s'est constituée une stratégie représentationnelle — une structure narrative d'ensemble, opérée par une mise en intrigue, par opposition avec l'ouvrage qui rapporte les événements selon le mode de l'annaliste — qui entraîne le lecteur jusque dans la dynamique de l'Histoire. C'est d'une trame narrative qu'il est question, laquelle, produisant des significations soutenues et transparentes, est en mesure de fonder un récit national unificateur. Temporalisation de la condition humaine, il s'agit d'un processus ouvert dans lequel le passé, le présent et l'avenir sont reliés entre eux et les événements reconnus dans leur singularité dans le temps. Ce nouveau récit, en ouvrant une perspective générale sur l'Histoire, agit de manière à faire et à refaire le révolu dont il devient par ailleurs le véhicule<sup>54</sup>.

Voyons le parallèle que nous cherchions, qui se situe dans la réalisation d'un amalgame littéraire, dans le paradoxe qu'est le recours à une forme narrative ancienne afin de réaliser l'unité et la cohérence (de fait et de discours) qui parlent à l'homme moderne. Von Archenholz donne dans le récit de type moderne, mais de manière inusitée à la fois sur le plan du textuel et sur le plan de l'esthétique, en y appliquant des techniques représentationnelles de l'histoire prémoderne, exemplaire et rhétorique. Il en ressort un récit vivant, dramatique, éloquent — narré en effet — qui gagne le lecteur à sa téléologie. Bref c'est un ouvrage hybride, assis entre *l'istoria magistra vitae* et l'histoire moderne (cette dernière visant non pas à reproduire une réalité tenue pour immortelle, mais à changer le monde). Cette nouvelle histoire porte l'empreinte de la subjectivation, à savoir une articulation textuelle qui découle en priorité de la perspective du Sujet, de la figure exemplaire qui la dynamise. Essentiel à cette transformation était le passage du classicisme à ce que prône le nouveau sentimentalisme, c'est-à-dire la notion d'*Originalgenius* (dans le sens français de génie, inné, du créateur ou d'un peuple). Génie qui, dans le cas qui nous occupe, est d'abord célébré dans la personne de Friedrich II, roi de Prusse, pour être ensuite projeté sur la culture germa-

54. Cette réalité s'appliquait bien sûr ailleurs en Europe, en France et en Grande-Bretagne notamment. Pour une étude en profondeur de cette transformation, voir Reinhart Koselleck, *Le Futur du passé – Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, « Recherches d'histoire et de sciences sociales », 1979 (traduction de *Vergangene Zukunft*, Francfort, 1979). Voir aussi, Hans-Robert Jauss, « Expérience historique et fiction », dans Gilbert Gadoffre (dir.), *op. cit.*, p. 117–132.

nique. C'est une mise en forme (une intrigue) qui, par emprunt aux modes du réalisme et de la complétude, fait d'une histoire de guerre celle du progrès de la civilisation germanique. Si cette histoire est innovatrice et plus, agissante, c'est qu'elle est toujours assise dans les principes et dans les règles poétiques de la tradition rhétorique, mais articulée selon la forme narrative moderne.

Voilà un cas consommé de trafic entre deux traditions historico-littéraires, avec des résultats probants, que réalise une confluence de figures exemplaires et de performance textuelle (rencontre de matière et de style), qui pointe les événements en direction d'une « fin ». Et, fait important, cela se produit par le biais d'une métamorphose figurative et non pas par la création *ex nihilo*, impossible, d'un tout nouveau genre. La forme littéraire change pour mieux épouser le *Zeitgeist*. C'est ce qu'on constate dans l'article, vu le recours à des procédés stylistiques, à des formes narratives épiques ou prémodernes, mais qui réalise un récit qui répond on ne peut mieux aux normes de l'histoire (et de la littérature incluant la fiction) moderne. Et qui met en valeur un Sujet — *La France aux colonies* — dont le génie rejaillit sur l'Acadie tout entière. Et c'est également ce qu'on constate en ce qui a trait à l'application des divers préceptes du structuralisme contemporain (ou de l'histoire dite anthropologique, encore à la Claude Lévi-Strauss), lequel, bousculant le temps et creusant les profondeurs, renforce et même accentue la figuration héroïque. Cela dit, on assiste, dans l'article, à un mouvement en sens inverse de celui de notre exemple (qui, lui, chemine de l'ancien au moderne), passant plutôt de l'histoire « scientifique » à l'histoire « narrative » ou, si l'on préfère, de l'histoire à la fiction<sup>55</sup>. En définitive, Clio cherche toujours à faire effet, en rebroussant chemin ou en innovant. Sans cela, que pourrait-elle dire de *La France aux colonies*? Rien sans que ce livre ne soit intégré dans un récit qui, lui, nous parle. Qui fait d'un même élan un pas en arrière et un bond en avant<sup>56</sup>.

55. Rappelons que le *récit* est couramment défini comme un exposé écrit et détaillé d'une suite de faits dans une forme littéraire. Par ailleurs, mon cas à moi n'est qu'un exemple mineur du phénomène des « retournements » entre l'histoire et la littérature qui se succèdent depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, comme nous le rappelle Johanne Villeneuve (*op. cit.*, p. 367–369) encore sur la base de sa lecture de Koselleck, *L'Expérience de l'histoire*. « De son côté, la littérature [...] perd sa fonction habituelle de configurer l'expérience selon des formes exemplaires pour s'enfoncer dans l'espace-temps de l'introspection [...]. De son côté, l'histoire connaît un développement inverse en s'intéressant [...] aux principes généraux et à la littérarité tenue pour inhérente à son discours. » Dans la même veine, elle ajoute : « [...] tandis que la littérature tend vers la "vérité" en requérant des "preuves", l'histoire [...] se met en devoir d'approfondir ses motifs secrets ».

56. C'est ce que prône Clifford Siskin, « Epilogue: The Rise of Novelism », dans Deidre Lynch et William B. Warner (dir.), *Cultural Institutions of the Novel*, Durham, Duke

### *Une justification*

Bien avant aujourd'hui, j'ai réfléchi aux raisons de tout ce que nous venons de constater, dans une lettre accompagnant la version de l'article révisé selon les directives du *DOLAM*<sup>57</sup>. Je me permets de me citer longuement et de traiter cet extrait de correspondance comme faisant partie intégrante de la notice. On verra que j'exagère pour la cause, mais à peine. Et noter que j'ai relu cette correspondance seulement une fois terminé l'essentiel du présent texte. On constate alors que j'ai de la suite dans les idées. Et que le texte cité résume à souhait l'analyse que voici (notice). La pièce de justification est comme suit :

*J'ai obéi à l'essentiel de vos recommandations en ce qui a trait à la stylistique. J'ai fait des efforts pour répondre à vos admonestations au chapitre de la vulgarisation. De même, j'ai procédé à un certain resserrement. Cependant, ces buts devaient se plier aux exigences de mon approche générale qui demeure largement théorique, à l'opposé de la formule essentiellement factuelle et empiriste habituellement employée dans des dictionnaires littéraires. Mon approche relève de deux faits. Le premier, l'espace qui m'est accordé est compté. Par conséquent, il est difficile de faire un article qui réunit l'empirie et la réflexivité. Puis le second, et le plus important, La France aux colonies en tant qu'œuvre littéraire est banale en comparaison de son effet sur le plan du social. Si ce livre est à bien des égards raté, il n'en est pas moins le socle même de l'acadianité. Il faut aller au cœur de cette œuvre, c'est-à-dire la subjectivité qu'elle créa et la symbolique qu'elle imposa. Bref, que doit-on retenir de ce livre? Or c'est justement l'approche que j'ai adoptée qui permet de mettre en valeur le génie de cette œuvre. D'où la subjectivité de mon article. L'approche plutôt « objective » ne dégage rien de cette réalité, celle qui relève d'une « alliance » d'ordre mythique et religieux entre le « Moïse de l'Acadie » et les « Hébreux de l'Ouest »<sup>58</sup>. C'est cela l'apport véritable de La France aux colonies. Cette explication éclaire d'autre part le contenu de chacune des deux parties de mon article. Le résumé contient des propos sur la structure*

---

University Press, 1996, p. 423–440. Il établit un parallèle entre le « *novelism* » et la science. Ce qui lui fait dire : « *just as, within the sciences, the "fiction" has been subsumed within the "writing", so, within the humanities, has "writing" been subsumed within the "fiction"* ». Et il souhaite une relecture en profondeur de la distinction création/critique de manière à récupérer « *the fictive nature of science and the constitutive power of writing* » (citation à la p. 438).

57. L'auteur à Janine Gallant, 24 juin 2003.

58. Noter que non seulement le terme « Moïse » et l'évocation des Israélites conviennent dans les circonstances (voir dans la bibliographie l'étude que j'ai commise sur Rameau), mais ma correspondance se faisait avec des littéraires, plus sensibles, comme le veut la convention, à des références archétypales.

*et le contenu du livre [alors que l'analyse] est consacrée, non pas à la substance de La France aux colonies, mais à son essence.*

Résumons : si j'ai éprouvé peu de difficulté à faire des modifications dans certains domaines, la « stylistique » et la « vulgarisation » (le resserrement aussi) faisaient obstacle précisément pour les raisons qu'on sait : le couple temps/forme et ses séquelles. La réussite n'était possible qu'en effectuant une permutation générale de l'approche employée. La méthode « dictionnaire » (précision, neutralité, concision, simplicité) ne va pas à *La France aux colonies*, du moins pas si l'on veut d'une étude « anthropo=-sémantique »<sup>59</sup>, comme je l'ai dit. Ce qui nous rappelle la nécessité d'aligner la méthode sur l'objet. Ma démarche, si elle dépend des circonstances de son édition, dérive en premier lieu de la matière de l'enquête, qui en appelle à l'herméneutique et à la conceptualisation (d'où le subjectivisme et la complexité dans le raisonnement et dans la représentation). L'important ici : la science agit de manière à faire contrepoids à la subjectivité. Revenons un instant sur l'« empirie » et la « réflexivité » et au délicat accommodement des deux. Disons que la première touche au « fait » (à ce qui se prête à l'archétype, pour être exact) et la seconde au « concept ». C'est cela, encore une fois, qui explique la présence concomitante d'un « ton fortement subjectif » et d'un « manque de simplicité » dans l'expression. L'observation sur le « caractère hétéroclite » de l'analyse n'est alors que confirmation des deux objectifs qui y sont poursuivis.

Voyons mon cas en schéma. Deux forces agissaient sur moi. Premièrement, le libre-arbitre, qui conditionne tout ce qui suit. Qui me pousse à vouloir faire œuvre d'expérimentation, à m'opposer au scientisme naturaliste, à aller au bout de toute logique, à essayer de faire ludique. J'ai conscience d'avoir fait un choix radical en la matière : faire à mon goût et cela, en lien avec un débat sur la nature de la science historique et sur le rapport entre celle-ci et la fiction. Et en deuxième lieu, ma croyance que *La France aux colonies*, ici assimilé aux Tables de la Loi, commande un traitement particulier. D'où un style qui répond parfaitement aux besoins d'un écrit qui est voué à des idées, à une référence et non aux « faits », à un héros et non à des gueux, et qui s'attache à la vie d'un homme et non à un processus ou à la longue durée et qui se satisfait

59. En matière d'histoire « anthropologique », notons que je souscris volontiers aux propos de Martin Pâquet (« Histoire sociale et histoire politique au Québec : esquisse d'une anthropologie du savoir historien », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 15, n° 3 [printemps 2007], p. 83–102, et vol. 16, n° 2 [hiver 2008], p. 397–400), qui examine les « conventions et clivages » de l'historiographie du Québec, qui ressemblent à ce que j'ai évoqué dans le cas qui nous occupe et concernent notamment : tradition/modernisme, diachronie/« euchronie », objectivisme/herméneutique.

d'une représentation largement impressionniste qui se prête difficilement à la vérification.

Le « genre » dictionnaire et le protocole du *DOLAM* sont des causes efficaces; ils m'ont confirmé dans mes préjugés en matière d'historiographie et contribué à ce que je mette de l'avant des questions de représentation. Imposant la brièveté, ils ont fait en sorte que la rhétorique est venue pallier l'incapacité de faire un usage sans réserve d'un langage plus direct (moins métaphorique) et de l'explication (à l'opposé de l'allégorie). L'histoire narrative (ou traditionnelle, ou encore la narration, pour être plus juste) est ce qu'affectionne tout dictionnaire, dont le *DOLAM*. Si cela est repoussant aux yeux de l'historien type, qui se fait vigilant par rapport à la scientificité, chez l'historien porté sur la théorie, tel l'auteur, cela l'encourage à conduire plus avant la logique de l'espèce — à se régaler de ses origines mythiques et littéraires. Enfin, cela rend impérieuses des tentatives pour combiner les particularités de l'histoire narrative et celles de l'histoire dite scientifique, de manière à obéir aux exigences qu'on sait.

Si ma volonté, le temps « dictionnaire » et la narrativité « *foundational* » de l'histoire m'ont recommandé l'écrit épique, il est une force opposée qui milite en faveur du socio-scientifique, la discipline ne pouvant agréer ce qui s'écarte trop brusquement de ce qui s'appelle contextualisation et explication et même du langage qui leur est idoine<sup>60</sup>. Elle agit de manière à m'inciter à faire œuvre de science, à me soucier de l'objectivité, à lutter contre la subjectivité excessive et l'expérimentation mal encadrée. Mais il y a plus : ne pas perdre de vue les acquis de la discipline, dans un travail que j'ai qualifié d'histoire intellectuelle et non de biographie ou de critique. Prenant appui sur la théorie du récit et de la narration et sur l'histoire intellectuelle, l'article incorpore des éléments de l'histoire qui se modèle sur les sciences sociales aussi bien que de celle qui se conçoit comme herméneutique, « *translational* » même, qui fait le pont entre deux mondes qui s'ignorent. De façon à créer une histoire hybride, laquelle, qui plus est, a une utilité scientifique — celle de sonder la métaphysique<sup>61</sup>.

Il en résulte un rejeton non pas bâtard mais métissé, le compromis étant l'essence de l'histoire en tant que pratique. Voilà qu'il m'a été

60. Contextualisation, certes, mais pas au prix du réductionnisme selon lequel tout texte n'est que construction émanant des conditions et des circonstances de son apparition. J'accorde volontiers aux idées non pas une autonomie totale, mais la capacité d'évoluer en dehors de leurs créateurs, de poser et de répondre à des questions qui relèvent du primordial et de l'intemporel. Voir John Patrick Diggins, « The Oyster and the Pearl: The Problem of Contextualism in Intellectual History », *History and Theory*, vol. 23, n° 2 (1984), p. 151-169.

61. Un exemple de ce brassage me vient à l'esprit, celui de Patrick H. Hutton, *History as an Art of Memory*, Burlington, University of Vermont Press, 1993, 255 p.



donné d'expérimenter avec deux genres d'histoire et deux conceptions de la vérité, engendrant un écrit qui se rapproche du mythe et de la fiction mais qui, manifestement, demeure scientifique et moderniste. Épopée, ai-je dit, mais pas seulement; y comptent également les notions de fiction, de scientificité, d'hybridité et la recherche de sens... De sorte qu'on est bien obligé de reconnaître que l'article s'insinue entre les normes narratives et esthétiques de la littérature (à savoir le récit de fiction moderne ou contemporaine) et celles empirico-scientifiques de l'histoire<sup>62</sup>. Le but ultime, c'est de *gréer* le monde de sens, explicitement à l'occasion, mais surtout implicitement, par l'expérimentation, représentationnelle principalement. La philosophie de l'histoire n'est pas morte. Mais s'y adonner fait naître un goût du prémoderne, de la poétique, du fictif. À n'en pas douter, je souhaitais aller jusqu'au bout de quelque chose, me frotter à la barrière infranchissable qui nous sépare des causes ultimes. J'ai fait mienne une étude qui signe la vie.

### *Une psychè*

Il demeure une dernière cause à l'état de fait dont on vient d'être saisi, à laquelle j'ai fait allusion. Non pas le mystère, même si cela n'est pas à écarter, mais bien les impulsions psychiques, qui sont la nourriture de toute œuvre de création. D'après ce raisonnement, la science est sublimation et, plus pertinemment ici, prophylactique contre l'anxiété qui envahit tout « poète ». Pour y voir clair, il faudrait procéder à une opération qu'on doit qualifier de conjecture psychologique, ce que j'hésite à faire ici, même si, d'emblée, j'admets qu'il peut bien exister un quelconque lien inconscient entre l'objet et son observateur<sup>63</sup>. On me dira que j'avais

---

62. L'article se loge à l'enseigne de l'herméneutique, qui souligne l'importance de la langue dans l'acte de se pencher sur l'histoire, ainsi que dans le cours du temps lui-même. Or je suis conscient du fait que, chez moi, cette approche tend vers ce que d'aucuns appellent l'herméneutique « analytique ». En d'autres termes, vers une forme de pensée hybride (encore une fois!), qui consiste certes à s'adonner en priorité à l'interprétation, mais assortie alors d'une exigence d'explication, et qui porte sur un passé tel que le présuppose la méthode analytique, précisément. C'est un mélange de logico-positivisme (avec son vocabulaire de description et d'explication), d'un côté, et, de l'autre, la présence de questions et de problèmes que suggère l'herméneutique « traditionnelle » (avec son vocabulaire de représentation), dirigée sur la signification. F. R. Ankersmit, « Historical Representation », *History and Theory*, vol. 27, n° 3 (1988), p. 205–228. Voir aussi Frederick F. Olafson, « Hermeneutics: "Analytical" and "Dialectical" », *History and Theory*, vol. 25, n° 4 (1986), p. 28–42.

63. Pour la psychologie de la création, voir Hans Kellner, « Triangular Anxieties: The Present State of European Intellectual History », dans Dominick LaCapra et Steven L. Kaplan (dir.), *Modern European Intellectual History – Reappraisals and New Perspectives*, Ithaca, Cornell University Press, 1987 [1982], p. 111–136. Il est à remar-

tout l'air d'être comme en fusion avec Rameau et je serai bien forcé de dire que oui. À l'évidence, l'article se moule étrangement à sa matière, je m'en rends compte. L'emballage et l'agitation psychique en la matière ne me sont pas inconnus. Jusqu'à emprunter à des figures historiques leur manière de penser et d'écrire. Pour le dire clairement, j'étais sous la coupe d'une soif d'absolu. Disons que je prise la transparence en science avec la même « certitude » que je bats en retraite devant l'insondable. Chercher à redonner un sens à l'Histoire, c'est vouloir se démarquer des mortels. J'en ai parfaitement conscience<sup>64</sup>.

L'analysé faisant preuve d'un excès de pudeur, voyons plutôt l'inconscient historien, force qui est indissociable de la quête rédemptrice, que celle-ci s'incarne dans la prophétie des desseins providentiels ou encore dans la prévision « scientifique ». Pour l'historien contemporain, rien n'a changé à la quête d'une destinée transcendante pour l'homme, seulement elle a été internalisée. Si la philosophie de l'histoire — comme pour faire écho au désenchantement du monde — en a pris pour son rhume, la spéculation, elle, n'a pas pour autant disparu, elle s'est simplement complexifiée et a pris un tournant psychanalytique. Le mode peut bien changer, la manière demeure : théoriser et discourir sur le sens de l'Histoire. C'est l'intelligentsia tout entière qui est en cause, elle dont c'est le sort que de s'interroger sur l'« à venir », d'y appliquer une réflexion systématique et cohérente, comme pour parer à la crainte que suscitent l'empire du scepticisme régnant et la fragmentation socioculturelle. Que ce besoin s'accomplisse dans la réalisation d'une synthèse historico-philosophique idéale ou encore par le salut du genre humain, l'impulsion est la même. Y figurent toujours une appréciation esthétique de la symétrie philosophique que peut posséder le récit historique et le goût des solutions métahistoriques<sup>65</sup>.

---

quer que le concours que j'ai apporté au *Dictionnaire biographique du Canada* n'a point, chez moi, déclenché le moindre flottement ni repentir. Est-ce Rameau qui m'a fait cet effet, ou l'espèce qu'est le dictionnaire littéraire?

64. À ma décharge, Hayden White (« The Question of Narrative in Contemporary Historical Theory », *op. cit.*, p. 29), synthétisant les écrits de Ricœur (avant la parution de *Temps et récit*), soutient que le récit est le seul moyen de symboliser des événements, symbolisation sans laquelle il est impossible de signifier un sens, et ce, parce que « l'historicité » est à la fois une réalité et un mystère. Le récit exhibe la qualité du mystère (la narration n'est pas de l'explication) tout en révélant son sens à travers l'intrigue.
65. Voir Philip Pomper, *The Structure of Mind in History – Five Major Figures in Psychohistory*, New York, Columbia University Press, 1985, xvi-192. Et, pour le legs de la psychanalytique freudienne en ce qui concerne la psychologie historique, Peter Gay, *Freud for Historians*, New York, Oxford University Press, 1985, xx-252.

### *Un politique*

Vu l'échec de la psychanalyse, tournons vers le politique, dans l'espoir qu'il soit plus révélateur. Le lecteur l'aura compris : on serait tout à son aise de me qualifier de « droitiste » et, pourquoi pas, d'antirationnel. Je n'ai jamais cru que des systèmes puissent faire régner ne serait-ce que l'odeur de sainteté. La droite est fixée sur la chose plutôt que sur le processus, captivée non pas par la structure mais par l'événementiel. Elle affectionne le jugement archétypal et l'esthétique, l'artefact, l'icône et l'imagination. Conséquemment, elle privilégie certains hommes et certains événements, y voyant des signes de qualités humaines extraordinaires. L'Histoire est alors conçue comme un répertoire de valeurs, et le récit historique, comme ce qui met en vedette ces mêmes valeurs. Il s'ensuit que c'est dans ces êtres et ces faits, et dans les vertus qu'ils exhibent, que se manifeste le destin. L'historien de droite se préoccupe religieusement du Sujet et de son génie, à l'aune desquels il porte un jugement sur le monde. C'est tout le contraire d'une certaine histoire sociale, pour ne pas la nommer, qui se croit habilitée à s'élever au-dessus de l'Histoire pour la saisir d'un seul trait, et s'ingénie à imposer de l'ordre au chaos en réduisant le flux de l'expérience à des catégories et à des systèmes. « *The Right-winger is subjective rather than objective, solipsistic rather than behavioristic, aesthetic rather than scientific [...]. None of this constitutes understanding in any abstract or rational sense. Rather, it is an attempt at understanding in terms of some concrete specific.* »<sup>66</sup> Si je suis de droite, c'est que je souscris à cette sensibilité qui consiste en un devoir de reconnaissance<sup>67</sup>.

---

66. Adrian Kuzminski, *op. cit.*, p. 227–228. Cette référence s'applique également, sauf indication, au paragraphe suivant. Ma faiblesse pour l'artefact n'empêche que je cherche à frayer une voie entre la canonisation et l'anti-intellectualisme. « *Certain artifacts are exceptional products of cultural activity, and it is [...] self-defeating [...] to deny their critical power or uncanny ability to play uncommon variations on commonplace themes. It would, however, be equally misleading to promote them to a detached, transcendent plane or to espouse an elitist aesthetics of genius.* » (Dominick LaCapra, « Is Everyone a *Mentalité* Case? Transference and the "Culture" Concept », *History and Theory*, vol. 23, n° 3 (1984), p. 296–311; citation à la p. 310).

67. Je me compte adepte de la nouvelle sensibilité historienne en tant qu'elle est une interrogation du *telos* régnant (la société actuelle comme dénouement nécessaire et souhaitable de l'histoire) et cherche à faire acte d'attrition à l'endroit des acteurs et des idées du passé. L'histoire intellectuelle étant, aujourd'hui, « espace de liberté et de sens » qui cherche une *via media* entre la doxa libéro-technocratique et le conservatisme canadien-français. Voir à ce sujet : Christian Roy, « La "nouvelle sensibilité" et la quête d'une autre Révolution tranquille », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 18, n° 2 (hiver 2010), p. 195–203.

Cela dit, la camisole de force qu'est cette dichotomie politique ne me sourit guère. Prospectons donc du côté de la gauche. Gauche pour laquelle l'Histoire est comprise à partir du contexte plutôt que de l'événementiel, non pas depuis la partie mais depuis l'ensemble (la structure). La faveur est accordée au rapport, au relationnel; la chose — l'événement, l'homme — n'est donc pas envisagée comme une totalité en soi, mais en tant que partie d'un tout plus grand. Ce qui compte alors, ce sont des principes abstraits, qui opèrent universellement. L'économie politique de la gauche est franchement hostile au Grand homme et à ses exploits. Et faisant appel à l'abstraction (plutôt qu'à la concrétude) et à l'intellect (plutôt qu'à la morale), la gauche accouche d'un passé (et d'un tangible) qui, sans qu'on puisse le qualifier de pure illusion, procède tout de même d'une réalité (à vrai dire d'une idéalité) sous-jacente. Mais quel pouvoir d'évocation! Comme je prise l'hybridité en histoire, je suis caméléon en ce qui concerne son ontologie. Pigeant à gauche lorsqu'il est question de contexte et de processus, à droite pour ce qui est de Rameau et de *La France aux colonies*, c'est-à-dire l'homme et son œuvre. D'un côté, l'étreinte de vérités littéraires et même mythiques, de l'autre, l'apport empirique, la méthode scientifique, la savante démonstration, voire même un acquiescement à la banalité de la vie. À la volonté d'ajouter à la compréhension de la condition humaine se jumelle le rêve de la perfectibilité de l'homme, et, à l'argumentation, une performance textuelle. De quoi confondre le plus sceptique<sup>68</sup>.

### **Un mimétisme**

Incapable d'assouvir la curiosité du lecteur en sondant le tréfonds de mon inconscient ou encore de répondre pleinement de mes convictions, je m'en remets à des associations, intrigantes. Remarquons que je suis frappé par les nombreuses similitudes qui existent entre les acteurs (ce texte, le *DOLAM*, *La France aux colonies*, Rameau et l'auteur) de ce psychodrame. Des ressemblances (rapports, analogies, parallèles) qui me sont venues en écrivant ces lignes et qui apparaissent sur le plan de la struc-

68. Cette supposée contradiction n'est pas sans rappeler celle que rapporte Jonathan Livernois (« L'ironie contre la sagesse de la petite servante thrace : analyse d'un débat entre Jean Larose et Jacques Pelletier », *Mens – Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 9, n° 1 [automne 2008], p. 7–34). La polémique « *départage deux visions du monde : l'une [...] est romanesque et ironique, tandis que la seconde [...] est rivée au concret, se veut sérieuse* » : « *le non-sérieux se braque, exagère, se fige; le sérieux croit bêtement à l'objectivité des faits et du concret* ». C'est un dialogue de sourds entre la « *souveraineté littéraire* » et la construction d'« *une véritable culture nationale* ». La littérature signe la liberté, elle permet aux gens de rêver, de se réinventer; la science rappelle aux gens leurs origines et les limites du souffle créateur. Citation aux p. 7, 29.

turation, du raisonnement et de la démonstration et ce, pour la notice, l'article et l'ensemble. D'autant que l'histoire n'est que mimétisme, qu'une forme hypertrophiée de textualisation, c'est-à-dire la répétition de textes, en d'autres termes, la reprise, la reproduction et le retour<sup>69</sup>. Voyons un premier modèle, en adéquation avec le *DOLAM*. La division du présent texte (l'ensemble) en deux parties très distinctes et de longueur inégale laisse paraître une drôle de coïncidence. Elle fait œuvre d'intensification, d'amplification et de développement de la même manière que le fait l'inflation que constitue l'« analyse » par rapport au « résumé », ou encore l'appareil critique (les notes) par rapport à l'article nouvelle mouture. Et alors que le dictionnaire commande un traitement qui cadre avec la critique littéraire, aussi la *notice* donne-t-elle dans la sociocritique (historienne tout de même) tout en mettant en relief la littérarité et de l'objet (*La France aux colonies*) et de l'enquête (l'article). Enfin, on s'accorde : *La France aux colonies* est une « œuvre majeure » en littérature acadienne, à tel point qu'elle finit par avoir une place à part! Le mimétisme se produit même en reprise!

Tournons-nous maintenant vers *La France aux colonies* et son artisan, où se situe un véritable va-et-vient. Non seulement ce livre est divisé en deux parties (l'Acadie et le Canada), mais y font bon ménage deux genres (en prose), la science et l'essai, et deux registres, la logique et la rhétorique. Cela atteste d'une volonté de concilier, tant soit peu, la raison et la fidélité au monde, ce sur quoi prend modèle tout mon propos. Il en va de même du fait qu'alors que l'apport de la science est partout manifeste, Rameau pige allègrement dans le récit primitif. *La France aux colonies* se coiffe d'une introduction et d'autres éléments qui traitent longuement des présupposés de l'historien, de ses orientations idéologiques, et qui donnent des précisions sur ses sources. On saisit le parallèle : la notice et ses notes par rapport à l'article. Et tout comme l'article s'accote au mythique, mais demeure foncièrement historique (et donc moderne) du fait de son dévouement à la science, pédagogie du destin, *La France aux colonies* n'en fait pas moins, raccordant deux genres littéraires et deux conceptions de l'histoire. Tout inscrit qu'il soit dans les commencements, l'ouvrage innove en rapport avec la mémoire collective acadienne (et le communal acadien plus généralement) en ce qu'il historicise le temps de

---

69. Il y a des conséquences à ce que l'histoire moderne en est réduite à la réitération, à ce que la textualité est indissociable de sa poétique. Fatalement, on pioche sur la langue. « Si l'historiographie moderne s'emploie désormais à découvrir les formes d'une histoire toujours narrative, sa tâche se rapproche de celle du critique littéraire, puisqu'il lui faut maintenant rechercher la vraisemblance et témoigner d'une appréciation esthétique. » (Johanne Villeneuve, *op. cit.*, p. 370, d'après Didier Coste, *Narrative as Communication*, Minneapolis, 1989).

l'Acadie, substituant au Même l'Autre et à l'Éternel la métamorphose. Il cherche constamment à effectuer un dépassement de la condition acadienne, mais reste attentif à l'indispensable équilibre entre la tradition et la liberté. Aussi, Rameau, aux écoutes de l'historiographie moderne et des sciences sociales naissantes, donnait dans l'expérimentation, il se livrait à l'innovation. Enfin, il était étranger, mais se voua à l'Acadie...

\* \* \*

Ce qui a été ici accompli, par l'entremise d'un examen qui s'apparente à une étude formaliste, c'est d'examiner plus avant les effets du mode de la brièveté, dorénavant omniprésent, prescription provenant des sciences naturelles et qui s'étale jusqu'au point où, laissée à elle-même, elle risque de travestir l'humanisme. Pour faire vite, la brièveté a opéré une transformation de l'article en agissant directement sur le temps du discours, lequel, à son tour, s'étend à la forme littéraire, commandant l'hyperbole, en l'occurrence. Ainsi altéré en profondeur, le récit — et quel paradoxe! — s'inscrit en faux par rapport au jugement habituel de ce qui constitue l'œuvre scientifique, marquée nommément par la concision, la précision et le ton neutre. Et c'est d'autant plus absurde que c'est la théorisation et son chapelet de concepts, gonflés à bloc, qui viennent achever cette incohérence. Ainsi, la brièveté fait plus que simplement réduire l'apport en données et modifier l'organisation de celles-ci. Elle finit parfois par rapetisser le monde. Maîtrisée, cependant, elle peut également ouvrir tout grand l'univers.

Cela dit, la notice ne s'était pas contentée de s'occuper du temps « dictionnaire », mais s'est évertuée à sonder les raisons — disons les conditions par rapport aux causes — de l'apparence inaccoutumée de l'article. C'est pour cela qu'il y a autant de pages consacrées aux raisonnements formels, épistémologiques et philosophiques qui tantôt expliquent, tantôt justifient ce qui est de prime abord un écrit qui en avait bien besoin. Il va sans dire que j'aurais pu proposer un article en tout point conforme aux attentes, immédiates et lointaines. Et qu'en dernière instance l'exercice qu'on lit à l'instant ne fait qu'ajouter à ce qui était déjà un imbroglio. En dépit de cela, et ce dans les deux instances, la prise et la reprise, j'estime avoir fait œuvre utile. Nul ne saurait contester le fait qu'expérimenter — connaître un phénomène par expérience ou encore pratiquer des opérations dans le dessein d'étudier un phénomène — fait avancer la science.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la notice n'est en rien partisane d'un point de vue extrémiste. Si je ne crains de prendre le parti d'une histoire que j'ai qualifiée de postmoderne, c'est que je crois savoir — tout

comme dans le cas de l'article — distinguer la substance de la forme. La modération objective qui marque la notice existe indépendamment de la posture fortement rhétorique qui la met en récit. Cela est conforme à la volonté qui infuse tout ce qu'on vient de lire — raccommoder les extrêmes de l'étude du passé. Entre l'histoire qui se veut toute science et celle qui se définit par son caractère littéraire et poétique, n'est-il pas une possible conciliation, une troisième voie? Ne peut-on envisager que la rhétorique et l'esthétique puissent un jour connaître une médiation avec la rationalité? Par la raison interposée, celle, justement, qui scrute les desseins de Dieu, ou encore par le *Weltgeist* (Georg Wilhelm Friedrich Hegel), c'est selon. Pour rendre ainsi visibles les forces souterraines qui font l'imaginaire, et l'identité, de tout peuple<sup>70</sup>.

En fin de compte, je me demande sérieusement si cette mise en scène d'artefact littéraire ne trouverait pas davantage, elle aussi, son débouché dans la fiction plutôt que dans ce qui est, en dernière analyse, un drôle d'amalgame d'histoire et de récit de vie (d'un livre d'abord, mais aussi et avant tout de son analyste), deux genres littéraires dont c'est la nature que de chercher à *totaliser* et à *imposer* un sens<sup>71</sup>. Qu'on se rassure : les envolées romanesques d'un Donald Creighton (romancier comme historien) suffisent amplement à me détourner de cette voie! Le lecteur, il est à parier, s'interrogera lui aussi sur les tenants et les aboutissants de l'article — de ce qui était, de ce qui est et de ce qui aurait pu être. De même pour la notice. Qu'on taxe le présent texte — une partie comme l'autre — de modèle d'exaltation ou d'emportement, soit. Sauf que, à bien y penser,

70. Jörn Rüsen, « Rhetoric and Aesthetics of History: Leopold von Ranke », *History and Theory*, vol. 29, n° 2 (1990), p. 190–204. Voir à la p. 201–202. Ce débat s'est manifesté avec éclat dans la disputation théologique et plus généralement philosophique sur le devenir du religieux dans une modernité fondée dans le matérialisme et le réalisme naturaliste. Contre le pasteur existentialiste, Rudolph Bultmann, qui propose, comme arme contre le scepticisme moderne, l'excision du corps de la religion de tout ce que ne peut admettre la méthode scientifique, à savoir le miraculeux et le mystérieux, se lève Karl Jaspers, philosophe. Celui-ci soutient que la religion ne peut exister en dehors du mythe et, qui plus est, que la foi biblique constitue le dernier rempart contre l'absolutisme, contre l'instinct totalitaire. Voir Karl Jaspers et Rudolph Bultmann, *Myth and Christianity – An Inquiry into the Possibility of Religion Without Myth*, New York, The Noonday Press, 1960 [1958], 117 p. (traduction de *Die Frage der Entmythologisierung*, Munich, 1954).

71. La tension qui existe entre modes du discours n'est pas restreinte à la seule historiographie, comme le soutient Lise Vekeman (*Soi mythique et soi historique – Deux récits de vie d'écrivains*, Montréal, l'Hexagone, [« Centre de recherche en littérature québécoise »], 1990, 158 p.), qui montre que le récit de vie se partage entre deux modes de construction du soi — mythique et historique. Le premier se concentre sur l'événement primordial et la reproduction de l'identique, tandis que le second suppose l'affirmation de l'individualité et l'intériorisation de l'altérité.

je trouve ça plutôt amusant (autre façon de dire : trouver un sens à ses actions) me lâcher *loose*.

### Article

E. Rameau [François-Edme Rameau de Saint-Père] (1820–1899). *La France aux colonies. Études sur le développement de la race française hors de l'Europe. Les Français en Amérique. Acadiens et Canadiens*, Paris, A. Jouby, libraire-éditeur, 1859, 2 vol. (xxix-1–160 p.; 1–355 p.)<sup>72</sup>

### Résumé descriptif

*La France aux colonies*, consacré à l'évolution de la race française en Amérique, traite à vrai dire du rayonnement de la France hors de l'Europe. Son but est de trouver les enseignements propices à la reconquête de l'empire. La grandeur française, intimement liée à l'expansion, en dépend. Cet ouvrage s'inscrit dans un courant de pensée qui se préoccupe de la concurrence que se livrent les peuples, et qui consiste en l'exposition des éléments qui déterminent l'issue de cette lutte. Situer les Français d'Amérique sur les plans géographique et démographique, faire le récit de leur histoire, enquêter sur leur situation, sonder l'avenir — voilà ce livre<sup>73</sup>.

Propriétaire terrien, chrétien engagé, utopiste bourgeois, révolutionnaire repentini même, Rameau se mit tôt au service de ses préoccupations : la lutte pour la prépondérance de la France dans le monde et le combat contre les effets pervers du progrès. Historien attentif à l'évolution des sciences sociales et désireux d'éclairer la voie que devait suivre son pays, voie qui se résume à la prééminence de la religion et de la propriété rurale et à la capacité d'œuvrer hors des sentiers battus, c'est dès les années 1850 qu'il se tourna vers l'Amérique. L'histoire du développement des colonies d'outre-Atlantique se pose constamment en opposition avec la situation métropolitaine, tel un miroir placé devant la dégénérescence de la France.

72. Dans le *DOLAM*, les collaborateurs étaient tenus de taire les travaux qui fondent les articles, la bibliographie tenant lieu d'appareil critique. Le lecteur y trouvera l'essentiel des études sur Rameau, qui forment le socle de ce que je retiens de la vie de cet homme et de son œuvre, de même que ses principales publications, lesquelles éclairent ses préoccupations et ses actions.

73. Cette affirmation, suspecte aux yeux des littéraires, ne l'est pas aux historiens, pour qui l'introspection française sur la supposée supériorité anglo-saxonne et les déchirements sur le renouveau de l'empire sont bien connus. L'étude de l'Amérique française apportait d'importantes clarifications. Voir, au sujet des angoisses de l'intelligentsia française et pour le regard qu'elle posa sur le Canada : Sylvain Simard, *Mythe et reflet de la France – L'image du Canada en France, 1850–1914*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, « Cahiers du CRCCF », 1987, 440 p.



*La France aux colonies* est constituée de deux grandes parties : la première est consacrée à l'Acadie, la seconde au Canada<sup>74</sup>. Si ce dernier reçoit deux fois et demie le nombre de pages qui est affecté à l'Acadie, c'est qu'il était la souche et le siège de la Nouvelle-France. C'est un ouvrage substantiel de 554 pages, en conformité avec l'importance des recherches, la complexité conceptuelle et la portée de la démonstration. L'appareil critique — il ne fait pas moins de 111 pages —, outre des sources, comporte des digressions philosophiques, des mises au point analytiques et des ramifications importantes.

Une longue introduction situe l'objet : les intentions de l'auteur, ses présupposés intellectuels, ses orientations idéologiques. Elle renferme des réflexions générales sur la colonisation et le déclin de l'Empire français, de même que des précisions sur ses sources. Suivent deux chapitres qui s'attachent, eux aussi, à l'ensemble. L'un est dédié à ces parties de l'Amérique où sont répandus Acadiens et Canadiens : les « notions géographiques » en rapport avec chacune, sa fondation et son développement, l'importance et la composition de sa population. L'autre, aux motifs de l'examen de l'évolution de ces mêmes peuples. Puis, enfin, se succèdent les deux parties principales du livre, chacune comprenant une synthèse historique et une analyse de la situation et du caractère général des habitants.

La première partie, qui concerne l'Acadie, est divisée en six chapitres qui embrassent trois thèmes : l'« origine des Acadiens et leur développement », de 1604 à 1858; les « émigrations des Acadiens », c'est-à-dire l'exil et le rétablissement; et l'« état actuel des Acadiens — leur avenir ». Ces sections réunissent les faits essentiels de l'histoire — l'implantation, l'essaimage, la Déportation et le Retour — et de l'analyse sociodémographique — les mouvements et l'évolution interne de la population, le développement matériel, le régime intérieur, l'ordre social, les qualités morales et les mœurs. Pour un auteur qui n'avait jamais mis les pieds en Acadie et dut se contenter de recherches somme toute sommaires, c'était un tour de force.

*La France aux colonies* est un ouvrage hybride, monographie et essai. Deux registres s'y côtoient : la logique propositionnelle, fortement circonstanciée, qui signale l'érudit soucieux de la réception scientifique;

---

74. Si l'action de Rameau eut plus de retentissements en Acadie, il n'a pas chômé en rapport avec le Canada. Parmi ses principales brochures relatives à ce dernier, on trouve : *Notes historiques sur la colonie canadienne de Détroit*, Montréal, J. B. Rolland, 1861; *Situation religieuse de l'Amérique anglaise*, Paris, Charles Douniol, libraire-éditeur, 1886; *La littérature canadienne (1878–1888)*, Paris, Société bibliographique, 1888; *Colonies canadiennes – Province d'Ontario et aux États-Unis*, Paris, Imprimerie et librairie centrales des chemins de fer, 1891.

et l'expression subjective, parfois même fantaisiste, qui vise à gagner des hommes à sa cause. Dans l'ensemble, il est d'un style élégant, tout moderne dans son économie; le récit, loin de l'événementiel, à peine épique, verse dans l'explication et le contextuel. Si l'apport de la science est partout manifeste, le parti pris de l'auteur n'est pas moins évident, dictant çà des proscriptions aux traditions, prodiguant là des conseils pour la progression des siens.

L'objectif premier de cette étude — l'extension de la France — ne sera jamais atteint<sup>75</sup>. Tout comme les visées scientifiques de l'auteur, qui, ici, ne sont que partiellement réalisées. Mais en tant qu'essai, *La France aux colonies* est un succès retentissant. Il consacra Rameau comme le plus grand des « amis de l'Acadie »<sup>76</sup>. Suivra une vie vouée au relèvement des Français d'Amérique. Sa réputation n'est plus à faire : il est *pater* de la Renaissance acadienne, maître à penser du nationalisme acadien, inspireur des mythes unificateurs, source commune de tout ce qui touche à l'étude acadienne.

### Analyse

Rameau lui-même eût été le premier surpris de l'accueil que lui réserva l'Acadie. *La France aux colonies*, il le savait, était une œuvre inachevée, son ordonnance boiteuse, sa substance imparfaite. Cet ouvrage ne présenta que les prolégomènes aux développements sociohistoriques et moraux contenus dans ses travaux ultérieurs. Il réparera ce manquement par son œuvre maîtresse, *Une colonie féodale en Amérique* (1877, 1889). Mais, en 1859, rien ne le laissa pressentir comme le « Moïse » de l'Acadie. Sauf que Rameau avait l'étoffe d'un prophète et *La France aux colonies* était de ces rares écrits destinés à rayonner sur l'Acadie.

*La France aux colonies* mérite largement la place privilégiée qu'il occupe au Panthéon de l'Acadie et ce, à plusieurs titres. D'abord, en tant qu'œuvre fondatrice de la littérature acadienne, ouvrage de référence obligé; ensuite, en conséquence de sa substance, des énoncés explicites et des fonctions esthétiques qui fondent le sujet acadien et balisent son identité; enfin, en raison de son effet, vital, sur l'imaginaire acadien, c'est-à-dire sur l'ordre symbolique de cette société.

75. C'est le contraire de ce qui s'est produit au Maghreb, où Rameau participa à la colonisation française. Voir Edme Rameau de Saint-Père et L. Binet, *Aperçu sur la colonisation de l'Algérie suivi d'un plan d'établissement agricole*, Paris, T. Barrois, 1844.

76. Depuis Napoléon III, en passant par l'historien Émile Lauvrière et jusqu'à l'homme de main du général De Gaulle, Philippe Rossillon, dont l'organisme Amitiés acadiennes prolonge l'œuvre, des Français se sont depuis longtemps occupés du relèvement de l'Acadie. Robert Pichette a consacré à cette question : *L'Acadie par bonheur retrouvée – De Gaulle et l'Acadie*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1994, 274 p.

Sans conteste, *La France aux colonies* est l'œuvre la plus importante (exception faite d'*Une colonie féodale*) de la production littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle — voire jusqu'aux années 1960 — portant sur l'Acadie. À vrai dire, ce n'est qu'à compter de la publication de ce livre que la lignée des lettres acadiennes est fondée<sup>77</sup>. Mieux, *La France aux colonies* est le géniteur de tout ce qui suit. De fait, c'est lui qui institua le récit de l'acadianité, en incitant les débris de l'Acadie antique à l'émancipation sur la base d'une prise de conscience et du devoir de remémoration.

*La France aux colonies* est d'abord une œuvre littéraire, continuation et nouvelle source. Ainsi, s'il est juste de dire que Rameau ne fit que rajouter au modèle — tragique du point de vue narratif, organiciste quant au mode d'argumentation<sup>78</sup> — qu'avaient élaboré Guillaume Raynal, Étienne de Lafargue, Thomas C. Haliburton et Henry W. Longfellow, reprenant à ce titre les archétypes mythiques et religieux qui meublent ce courant littéraire, il n'est pas moins vrai qu'il le raviva, en lui donnant des allures historiques et culturelles agissantes — celles, encore brutes, que contenait l'Histoire de l'Acadie. Rameau les ficela ensemble. Historien, entremetteur à Paris et au Canada français, propagandiste, faisant le point sur deux siècles d'écrits concernant l'Acadie, il misa sur le réveil de ce peuple.

Mais aussi, et surtout, *La France aux colonies* est une étude du social, une histoire, qui obéit à la logique et aux conventions de l'expression scientifique. Ainsi, même si ce n'est qu'après la parution de ce livre que Rameau découvrira à l'école de Frédéric Le Play la doctrine et la méthodologie qui feront de ses travaux de véritables histoires sociales, déjà, dans *La France aux colonies*, on en trouve esquissées les notions essentielles : la démographie, la diachronie familiale, l'étude de l'évolution des modes de propriété foncière et des rapports sociaux d'Ancien Régime. Cherchant la clef du succès des peuples dominants, il laissa tomber la chronologie

77. Pour ceux qui ignorent tout de la littérature acadienne, ils auraient intérêt à consulter : Marguerite Maillet, *Histoire de la littérature acadienne – De rêve en rêve*, Moncton, Éditions d'Acadie, « Collection Universitaire », 1983, 262 p.

78. Sur la base d'une analyse fondée dans la typologie des modes narratifs de l'historiographie, proposée par Hayden White (*Metahistory – The Historical Imagination in Nineteenth Century Europe*, Baltimore, 1973), Jean-Jacques Defert et Claude Couture (*Récits du XIX<sup>e</sup> siècle – Structure et contenu du discours historiographique au Canada au XIX<sup>e</sup> siècle : Garneau, Kingsford, Rameau de Saint Père, Smith*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, [« Prisme »], 2009, ix-147 p.) concluent, en rapport avec *La France aux colonies*, à la présence des modes d'analyse ou des caractéristiques discursives comme suit : mode de scénarisation : tragique; mode d'argumentation : organiciste/mécaniciste; mode d'idéalisation : conservateur (voir spécialement chap. 3, p. 91–110). Ils confirment ainsi mon analyse, également inspirée par la pensée de White.

politico-militaire, s'adonnant à une typologie historico-sociologique articulée sur l'analyse comparative<sup>79</sup>.

La nature agonistique de l'écrit historique et l'intertextualité qui nourrit tout savoir sont ici capitales. Et notons que le rapport fortement dialogique qui marque depuis toujours la réception de *La France aux colonies* relève surtout de l'étendue de ses sources et de l'originalité de ses interprétations, plus encore que du mimétisme que suscite tout travail de science. L'historiographie acadienne lui est entièrement redevable. Ce livre fonda même les Études acadiennes, fixant l'objet dans son cadre spatio-temporel et posant les prémisses qui sous-tendent ses hypothèses et ses raisonnements. Non seulement *La France aux colonies* a instauré l'ontologie des acadianistes, il leur a soufflé leurs axiologies, leurs pré-suppositions, voire leurs préoccupations<sup>80</sup>.

L'importance véritable de *La France aux colonies* ne peut être appréciée ni à l'aune de sa nouveauté ni à celle de son érudition. Si ce livre se distingue par sa primauté dans la chronologie des œuvres acadiennes et par son apport, substantiel, à la science historique et sociale, c'est par une qualité tout autre qu'il est devenu incontournable. Comme l'*Histoire du Canada* de François-Xavier Garneau, il vint poser les balises du devenir d'un peuple en affirmant comme possible un avenir en tant que prolongement naturel d'un passé glorieux<sup>81</sup>.

79. Pour l'évolution de l'historiographie française à cette époque, laquelle, en marge de sa professionnalisation, passa de la culture humaniste au savoir scientifique, voir : Charles-Olivier Carbonell, *Histoire et historiens – Une mutation idéologique des historiens français, 1865–1885*, Toulouse, Privat, 1976, 605 p.; et Guy Bourdè et Hervé Martin, *Les Écoles historiques*, Paris, Seuil, « Points – Histoire », 1997 [1983], 416 p.

80. Pour qui sait lire, *La France aux colonies* suinte sur chaque page que noircissent les acadianistes : a) Rameau sert de repoussoir et de souffre-douleur pour tous ceux qui en ont contre le passé, dont Michel Roy est la figure emblématique, lui dont les sympathisants sont légion; b) le géniteur est la source et l'inspiration ultimes en histoire coloniale de même que pour l'essentiel des monographies dites paroissiales; c) il plane au-dessus des thèses de Naomi E. S. Griffiths sur les origines et sur la chronologie de l'émergence de l'identité collective acadienne, auxquelles s'oppose avec vigueur Joseph-Yvon Thériault, au nom d'une lecture franchement matérialiste, une apposition qui rejoint tous les tenants du débat; d) il est la figure d'un passé frappé d'ostracisme par une historiographie « pluraliste » qui n'a d'yeux que pour ce que le passé recèle du présent; e) enfin, en sociologie, il est posé comme le point-zéro d'une histoire acadienne vers laquelle convergeraient tous les faisceaux d'une œuvre clérico-conservatrice aliénante.

81. Il est depuis longtemps acquis que c'est à Garneau que revient la paternité de la construction identitaire du Canada français, qu'il réalisa par la création d'un récit producteur d'une conscience historique collective. Voir Gilles Gallichan, Kenneth Landry et Denis Saint-Jacques (dir.), *François-Xavier Garneau, une figure nationale*, Québec, Nota bene, « Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise »,

La narration sous-tend la représentation symbolique de l'identité. C'est spécialement vrai de l'écrit historique, qui, légitimant des idéologies, structure la conscience historique et politique du sujet collectif<sup>82</sup>. *La France aux colonies* établit la généalogie de l'Acadie, définit sa situation et lui chante des lendemains. Il énonce même une théorie explicite de l'Acadie, consacrant le mythe constituant de la nation et dictant le projet national. Selon ses postulats, les Acadiens constituent un peuple distinct, de langue française et de foi catholique, supérieur aux autres races. Les objectifs politiques du livre sont à souligner. Ils se résument à la préservation de la vie traditionnelle, additionnée de ces éléments du progrès qui consolident les acquis : la conquête du sol, un clergé national, l'instruction, un journal, un saint patron.

Aux éléments matériels constitutifs du groupe, Rameau greffa les faits de conscience collective, mieux, les faits d'âme. C'est qu'il puisait dans l'héritage du récit primitif, où prédominent l'idylle et le drame, et qu'il incorpora dans son ouvrage des structures mythiques — la mort, l'expulsion, la résurrection — et des thèmes bibliques — l'exode, l'errance, la quête du paradis perdu. L'image — tout implicite ici — que projette ce livre est celle d'un peuple martyr, proche des premiers chrétiens; d'un peuple choisi, car il a survécu aux proscriptions; enfin, d'un peuple de la diaspora. *La France aux colonies* redonna aux Acadiens une place dans l'Histoire mais sans les arracher à la solidarité mythique; et il les plaça devant la contradiction qui est la condition même de leur cohésion : habiter l'exil, étirés entre le rêve et la réalité<sup>83</sup>.

Entièrement voué à l'avancement des Français d'Acadie — prétexte à maints épanchements dans ce livre —, Rameau confère à la préoccupation populaire à l'égard de la mère patrie le sens d'une doctrine : l'Amour de la France, métaphore de liens filiaux et de l'amour-propre<sup>84</sup>. De

1998, 398 p.

82. La thèse de la capacité qu'a l'écrit historique de fonder ou du moins d'incarner la destinée d'un peuple est largement discutée. Pour un article qui plaide cette cause, voir P. D. Clarke, « L'Acadie, ou le culte de l'histoire », dans Mourad Ali-Khodja et Annette Boudreau (dir.), *Lectures de l'Acadie – Une anthologie de textes en sciences humaines et sociales, 1960–1994*, Montréal, Fides, 2009, p. 321–355. En renvoyant à moi-même, cela aide à mieux éclairer l'intertextualité — la mienne à deux titres — qui nourrit l'article.
83. À l'intention de ceux que cette affirmation laisse pantois, voyons les travaux en histoire littéraire et en sociocritique (qui examinent le discours social à la recherche du récit commun) et en sociologie du symbolique qui portent sur l'Acadie. Pour le tout, et en l'absence d'une meilleure synthèse, voir P. D. Clarke, « L'Acadie du silence – Pour une anthropologie de l'identité acadienne », dans Simon Langlois et Jocelyn Létourneau (dir.), *Aspects de la nouvelle francophonie canadienne*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Culture française d'Amérique », 2004, p. 19–57.
84. C'est Pascal Poirier — le plus important des disciples de Rameau — qui donnera

même, il donne voix aux mythes du Retour et de l'autocréation, grâce à ses propos saisissants sur les « émigrations ». Ainsi, il réconcilie deux cultures, populaire et élitiste, voire deux temps, l'éternel de la société paysanne et la téléologie de la modernité. Voilà ce qui explique l'unanimité dans la réception dont a longtemps fait l'objet cet ouvrage. Si *La France aux colonies* essuie aujourd'hui des critiques souvent virulentes, mais rarement à point, c'est justement parce qu'il incarne si parfaitement le mythe, et qu'il fait de l'ombre.

La force de cet ouvrage est d'avoir conjugué des éléments de sens commun à des concepts, accouchant ainsi d'un projet social et politique concret. En est sortie une nouvelle signification culturelle, figurée à l'intérieur de pratiques symboliques et de relations sociales à la fois anciennes et inédites. Rameau réussit à rapprocher la culture orale de la culture écrite, à réaliser, autant que faire se peut, l'imbrication du moral et du matériel. Transformant la mémoire collective des Acadiens, *La France aux colonies* mit au monde un discours social radicalement nouveau : affranchi du communal et du coutumier, il est transformé en récit et commémoration d'une communauté politique<sup>85</sup>.

Avec ce livre, Rameau fit œuvre de mythification. C'est, une fois encore, que l'écrit historique se distingue par le rôle qu'il joue dans la construction de subjectivités sociales et dans l'élaboration des identités collectives et ce, par le biais des processus esthétiques et des pratiques figuratives qui déterminent l'imaginaire des sociétés. Il en ressort l'ordre symbolique du groupe, qui s'installe dans toutes les formes de sociabilité et de représentation, et qui, dans le cas qui nous occupe, engendra le métarécit de l'acadianité<sup>86</sup>.

---

voix à ce concept, immanent à la conception et à l'énoncé de la nation acadienne. On le trouve partout dans son œuvre, mais notamment dans son ouvrage consacré aux commencements (*Origine des Acadiens*, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1874). Les travaux de Manon Laparra (notamment « Les Représentations de la France dans les discours et sermons des Conventions nationales acadiennes, de 1881 à 1937 », *Francophonies d'Amérique*, n° 15 [2003], p. 53–62) sont venus conforter mon impression de l'époque.

85. Je me suis penché sur le rapport dialogique qui lie la mémoire et l'histoire, point de rencontre de la parole et du discours, des cultures savante et populaire, dans P. D. Clarke, « “Sur l'empremier”, ou récit et mémoire en Acadie », dans Jocelyn Létourneau (dir.), *La Question identitaire au Canada francophone – Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, « Culture française d'Amérique », 1994, p. 3–44.
86. Dans les lignes qui précèdent — et plus généralement pour ce qui est du même propos — je me suis inspiré d'un corpus abondant concernant le rôle socio-créateur de la littérature dont en particulier : Pierre Ouellet, *Poétique du regard – Littérature, perception, identité*, Sillery et Limoges, Septentrion et Presses Universitaires de Limoges, « Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT », 2000, 412 p.; et

Si, dans ses écrits ultérieurs, le traditionalisme domine, dans *La France aux colonies* l'idée libérale l'emporte. Dans ce livre, l'Acadie pastorale et idyllique, autarcique, s'efface au profit d'une Acadie mercantile, aventurière même, ouverte au monde et dont le développement ne peut être deviné. Une forte dimension utopique marque cet ouvrage, qui voit en l'Acadie une société égalitaire où l'ordre social s'édifie sur la liberté, et où la valeur libertaire et la religion sont en parfait équilibre. C'est la transposition, en Acadie, d'un univers où tout est possible, où la volonté et le courage balaient tous les obstacles et où les déshérités échappent à leur destin. *La France aux colonies*, au contraire de sa réputation de panégyrique de l'ordre social catholique, contient en filigrane un appel à la subversion de l'ordre établi.

*La France aux colonies* restera comme un monument érigé à la révolte et à l'hédonisme qui habitent la face cachée de l'intelligence collective acadienne. C'est le germe d'une lutte en sourdine, d'une revanche en puissance. Cet ouvrage exprime aussi bien le désir d'émancipation que celui du martyr, d'autant plus qu'il insiste sur les bonnes mœurs du peuple et la dépravation du prince. Les opposés de l'homme en quête du salut, d'un côté, et du hors-la-loi, de l'autre, s'installent sur les deux pôles de l'imaginaire acadien, offrant aux Acadiens à la fois l'Absolu et le libre arbitre, une plénitude de significations de même qu'une source inépuisable de spontanéité et d'industrie<sup>87</sup>.

La trajectoire narrative de *La France aux colonies* progresse depuis la réminiscence de l'Acadie édénique, telle la Genèse, jusqu'à l'évocation de la Nouvelle Jérusalem, telle la Révélation, c'est-à-dire un nouveau départ. C'est donc un livre d'Histoire et de création morale tout à la fois, qui fonde la Tradition; en d'autres termes : les principes d'une société qui voue un culte à la nation, qu'elle sacralise; les articles de l'unification des familles-nations, le ferment même de l'Acadie; et les contraintes morales qui, dans ce pays, tel un refus, font obstacle à l'Autre. Appropriation et naturalisation des Écritures, *La France aux colonies* s'inspire de la mémoire sacrée en même temps qu'il refigure l'Histoire de manière pragmatique.

Ainsi, cet ouvrage refond le récit de la Chute, qu'il détache du péché originel. C'est la projection de la spiritualité sur le monde de même que,

---

Joseph Melançon (dir.), *Les Métaphores de la culture*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, « Culture française d'Amérique », 1992, xix-294 p.

87. Les deux paragraphes précédents mettent en valeur des figures et un monde « trop humains », impossiblement absolus et pourtant réels, lesquels devaient plaire à Rameau, proudhonien dans sa jeunesse, et dont on trouve un traitement dans : Sylvie Requémora et Sophie Linon-Chipon (dir.), *Les Tyrans de la mer – Pirates, corsaires et flibustiers*, Paris et Québec, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, « Imago Mundi », et Centre d'études interdisciplinaires sur les lettres, les arts et les traditions, Université Laval, « Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT », 2002, 463 p.

en sens opposé, une nouvelle économie de la Rédemption, séculière cette fois-ci. *La France aux colonies* fait le pont, sur le plan de l’imaginaire acadien, entre la Parole et l’Écriture, le mythe et l’idéologie, la tradition et la modernité. Non seulement ce livre revigore la rhétorique rédemptoriste, mais il met en valeur — par la lumière qu’il jette sur l’industrie et sur les mœurs — la culture acadienne, et il précise — par la série de « vœux » qu’il renferme et qui tint lieu de manifeste du renouveau acadien — les enjeux collectifs essentiels. Bref, il renouvelle le mythe originel en s’attaquant au cœur de l’identité acadienne : l’épreuve<sup>88</sup>.

*La France aux colonies* a porté un démenti formel à l’oraison funèbre : l’Acadie n’est pas morte, elle s’est relevée de ses cendres. C’est un geste qui sema la graine d’une plante vivace, celle de la littérature, une vision toujours renouvelée du destin acadien. Rameau fut maître de la révolution acadienne, il a permis que soit imaginée l’Acadie. De ce fait, son legs dépasse l’union qu’il forgea entre la mémoire savante et les traditions, dépasse même l’idéologie qu’il façonna, celle de la nation, les assises d’un nouveau contrat social.

Mieux, il fit la fusion de la structure et de la Loi, la naissance d’un vivre-ensemble comme d’un fait global d’essence religieuse, qui repose sur les qualités acadiennes, celles de la fidélité, de l’endurance et du sacrifice. Lorsque *La France aux colonies* parut, l’Acadie était fin prête. Ce livre, tel le Décalogue, délivra les Acadiens de l’ignorance, en pointant la Terre Promise<sup>89</sup>.

88. Dans ces lignes, l’acadianiste averti aura reconnu l’ombre de l’épopée d’Henry W. Longfellow, *Evangeline*, à laquelle Jacques M. Chevalier (*Semiotics, Romanticism and the Scriptures*, Berlin et New York, Mouton de Gruyter, [« Approaches to Semiotics »], 1990, 364 p.) a consacré une analyse sémiotique des plus fructueuses, qui creuse les ressorts bibliques de l’œuvre et explore ses retombées dans la culture, et dont on trouve ici le cœur.

89. J’ai poussé plus avant cette hypothèse dans : P. D. Clarke, « “Poésie du silence... lieu de nulle part” : jalons d’une théorie générale de l’acadianité », dans Martin Pâquet et Stéphane Savard (dir.), *Balises et références – Acadies, francophonies*, Québec, Les Presses de l’Université Laval, « Culture française d’Amérique », 2007, p. 129–174. Spécialement importante est ma croyance qu’un seul homme, à un moment critique, peut incarner à lui seul les velléités de tout un peuple et que c’est Rameau qui rédigea le livre sacré du nationalisme acadien.



## Bibliographie

### *Écrits de Rameau*

#### *Principaux ouvrages relatifs à l'Acadie*

*Une colonie féodale en Amérique (L'Acadie, 1604–1710)*, Paris, Librairie académique, Didier et Cie, libraires-éditeurs, 1877.

*Une colonie féodale en Amérique – L'Acadie (1604–1881)*, 2 vol., Paris, Librairie E. Plon, Nourrit/Montréal, Granger frères, 1889.

#### *Principales brochures relatives à l'Acadie*

*Du mouvement de la population catholique dans l'Amérique anglaise*, Paris, Imprimerie et librairie centrales des chemins de fer, 1890.

*Le Recensement canadien de 1891 – Ses inexactitudes et ses altérations du point de vue français*, Paris, Imprimerie et librairie centrales des chemins de fer, 1894.

#### *Notes de voyage en Acadie*

« Un voyage en Acadie – 1860 », *L'Économiste français*, n° 3–16 (janvier-août 1862).

« Notes de voyage de Rameau en Acadie, 1860 », Société historique acadienne, *Les Cahiers*, vol. 4, n° 1 (1971), p. 32–41; vol. 4, n° 2, p. 85–87; vol. 4, n° 4 (1972), p. 165–167; vol. 4, n° 5, p. 205–211; vol. 4, n° 7, p. 303–306; vol. 4, n° 8 (1973), p. 343–345.

RAMEAU DE SAINT-PÈRE-DECENCIÈRE Solange (dir.), « Voyages au Canada », *Revue de l'Université Laval*, vol. 3, n° 6 (1949), p. 527–541; vol. 3, n° 8, p. 722–732; vol. 4, n° 1 (1949–1950), p. 75–86; vol. 4, n° 2, p. 175–186; vol. 4, n° 3, p. 273–285; vol. 4, n° 5, p. 464–468; vol. 4, n° 6, p. 551–564; vol. 4, n° 7, p. 656–661.

### **Principales études sur Rameau**

- BRUCHÉSI Jean, « Rameau de Saint-Père et les Français d'Amérique », *Les Cahiers des Dix*, n° 13 (1948), p. 225–248.
- BRUCHÉSI Jean, « Les Correspondants canadiens de Rameau de Saint-Père », *Les Cahiers des Dix*, n° 14 (1949), p. 87–114.
- CLARKE P. D., « Rameau de Saint-Père, Moïse de l'Acadie? », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, vol. 28, n° 2 (1993), p. 69–95.
- TRÉPANIÉRIE Pierre, « “Du système colonial des peuples modernes” – Un inédit de Rameau de Saint-Père », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 36, n° 1 (1982), p. 55–74.
- TRÉPANIÉRIE Pierre, « Les Influences leplaysiennes au Canada français, 1855–1888 », *Journal of Canadian Studies/Revue d'études canadiennes*, vol. 22, n° 1 (1987), p. 66–83.
- TRÉPANIÉRIE Pierre, « Rameau de Saint-Père et Proudhon (1852–1853) », *Les Cahiers des Dix*, n° 45 (1990), p. 169–191.
- TRÉPANIÉRIE Pierre et Lise, « Rameau de Saint-Père et le métier d'historien », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 33, n° 3 (1979), p. 331–355.
- TRÉPANIÉRIE Pierre et Lise, « Rameau de Saint-Père et l'histoire de la colonisation française en Amérique », *Acadiensis*, vol. 9, n° 2 (1980), p. 40–55.
- VOISINE Nive, articles dans : Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 1, « Des origines à 1900 », Montréal, Fides, 1978, p. 280–282, 719–720.